MAX BILLANCOURT

LES ENQUÊTES DE DURANTON



JE T'AI DANS L'EPO

Max Billancourt

Les Enquêtes de Duranton – Tome 2

JE T'AI DANS L'EPO

© Max Billancourt, 2022

ISBN numérique : 979-10-405-1983-6

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Il n'y a rien de plus sacré que les rêves des enfants.

Que ceux qui les détruisent soient envoyés en enfer !

Albert Duranton

À tous ceux qui aiment le cyclisme,

Probablement le plus beau sport du monde.

Restaurant Chez Ernestine à Boulogne Billancourt

Samedi 12 septembre 1998

Le comptoir du restaurant *Chez Ernestine* était plutôt animé, ce soir-là, la conversation roulant sur ces épouvantables histoires de dopage dans le sport dont on parlait tous les jours à la télévision, dans les radios, dans les journaux, partout.

Les sportifs, en particulier les coureurs cyclistes, étaient vraiment, semble-t-il, devenus des sortes de drogués et l'on prenait vraiment les gens pour des cons avec l'étalage indécent du « sport spectacle ».

Tout le monde était peu ou prou d'accord sur le constat.

Louis Rabouret, Big Louis pour les intimes, le très imposant commissaire divisionnaire de police à la crinière blanche et au généreux embonpoint, qui s'était glissé avec difficulté derrière le bar pour aider gentiment au service, comme il le faisait souventes fois, gueulait comme un veau contre « tous ces saligauds de managers généraux, de directeurs sportifs et de médecins qui chargent à mort ces pauvres coureurs cyclistes, qui souvent n'en peuvent mais, n'étant même pas au courant de l'arnaque si ça se trouve ! »

Ernestine, la patronne du restaurant, belle femme plantureuse, l'œil noir, les mains posées sur ses larges hanches, faisait des mimiques d'approbation complices.

Gustave, le facteur du quartier, se félicitait que la Poste ne se soit pas lancée dans le montage d'une équipe cycliste professionnelle, comme le bruit en avait pourtant récemment couru. Cela aurait été totalement ridicule, à peine trois ans après l'épisode héroï-comique du bateau *La Poste*, qu'Eric Tabarly – paix à son âme – avait dû ramener d'Amérique du Sud pour finir pépère la course autour du monde, après une mutinerie à bord et un passage par la case prison, en Argentine, de tout l'équipage après une terrible bagarre dans un bar de nuit à Buenos Aires !

Même Mavromatis, le stylé serveur du snack grec d'à côté, s'intéressait à la

conversation, alors que « pourtant, c'est pas pour dire, mais les grecs, en sport, ils ne sont pas vraiment top ! » comme disait Louis Rabouret, avec un drôle d'accent exotique, pour faire bisquer le Grec.

Ce pauvre Mavro n'avait pas l'air en grande forme avant le coup de feu du soir, ayant chopé une gastroentérite foudroyante qu'il soignait avec de bizarres pastilles bleues qu'il ingurgitait à coup de grandes lampées de bière ambrée.

— Tu te charges, Mavro ? C'est quoi ton truc, là, des hormones de croissance ? Interrogea Big Louis, rigolard.

— Mais non, pas du tout, monsieur Louis, vous voyez bien que c'est du viagra ! reprit Gustave, avec un petit sourire pincé.

— Putain, exact, eh, les mecs, c'est du viagra dont Mavro se goinfre depuis une demi-heure !

— Monsieur Louis, ne dites pas ça, s'il vous plait, rétorqua le gentil Mavromatis avec son inimitable accent du Péloponnèse. Je n'ai pas l'esprit à rigoler, mais alors pas du tout ! C'est pas du viagra ni du dopage. Ce sont des cachets de mon pays contre la diarrhée. J'ai une colique de tous les diables ! J'ai la chiasse, quoi, comme on dit ici !

« C'est terrrrible ! précisa le bel Hélène, avec une petite voix chevrotante, en faisant une affreuse grimace et en portant ses deux mains vers le bas ventre. »

Et tout ce petit monde, vraiment bien peu compréhensif, bien peu charitable, de s'esclaffer, de rire de bon cœur, de se bidonner comme des bossus autour du comptoir.

Même Albert Duranton, le beau, ténébreux et assez célèbre commissaire de police, auteur de polars à succès, d'habitude plutôt plus porté sur l'humour assez fin que sur la grosse gaudriole, était plié en deux à cause de la tronche funèbre de leur pote Mavromatis, le pauvre Grec tellement malheureux avec sa diarrhée si mal placée !

— Qu'est-ce que tu en penses toi, Albert, du viagra ? demanda le facteur, l'air dubitatif, voire mystérieux.

— Qu'est-ce que tu veux que j'en pense, mon pauvre Gus ? Ces pilules sont surement utiles à quelques types mollassons de la braguette et à quelques vieillards qui ne veulent pas accepter leur âge.

« Mais ça permet surtout à des fabricants de se faire des couilles en or, c'est le cas de le dire ! On fait croire à tout le monde que les petites pastilles bleues c'est un truc magique alors que ce n'est qu'un médicament.

« Comme d'habitude, c'est une histoire de gros sous. Il faut payer, messieurs, même la bandaison ! C'était le seul truc que les pauvres n'avaient pas à envier aux riches. Autrefois t'avais du braquemart ou t'en n'avais pas ! Point à la ligne ! Tout ça c'est terminé. Avec soixante-quinze balles tu peux désormais te payer un super gourdin. Ni vu ni connu, j' t'embrouille !

« Ah, il est beau le progrès. Note bien que je m'en épile grave l'anus de ces conneries, pour parler bien vulgairement excusez-moi les copains, puisque moi, j'ai au naturel, un braquemart d'acier, toutes les gonzesses te le diront !

Et Albert Duranton, le commissaire chéri de ces dames, sa tirade terminée, sans même attendre la réaction des autres assoiffés du comptoir, retourna s'assoir auprès de sa bière, les yeux fixes et brillants, un air légèrement triomphant sur le visage.

— Albert, viens voir le reportage à la télé. C'est sur le dopage. Ils disent qu'il y a un mort, un jeune coureur français, viens vite !

— Ah bon ! J'arrive, Louis, j'arrive.

Le commissaire Albert Duranton se leva d'un bond de sa chaise et se dirigea vers la pièce derrière le bar.

Ernestine, la belle aubergiste, le regarda passer avec tendresse et même, d’une certaine manière, de l'envie. Il était choucard, le bel Albert, dans son costard rayé avec sa belle gueule d'ange qui a bourlingué, un peu cabossé, très viril, yeux de lynx, style commissaire San-Antonio, si vous voyez ce que je veux dire.

Ce n’est pas facile de vous décrire le bel Albert : un peu Lino Ventura jeune, quoi, dans *Le rouge est mis* ou *Touchez pas au grisbi*, ces beaux films avec Gabin, quelque chose comme ça mais en plus fin, plus délié de corps, moins trapu. Un peu aussi, mais en plus joli de visage, plus classique, le Jean-Paul

Belmondo des débuts, celui du *Doulos*, le film de Melville ou de *Classe tous risques* le film de Sautet. Est-ce que vous voyez le topo ?

Si vous ne voyez pas, d'ailleurs, je vous signale que je m'en fous un peu et même beaucoup et que ça ne change rien au physique fort avantageux et très apprécié des dames de notre Albert Duranton !

*

Dans la petite pièce-salon, la télévision branchée sur FR3 donnait les informations dans le cadre de son journal télévisé le « 19-20 ». On annonçait, avec des mines catastrophées, la mort d'un jeune coureur de l'équipe *Marina,* en plein Tour d'Espagne, au milieu d'invraisemblables affaires de dopage qui duraient depuis le Tour de France, sans désemparer, tous les jours dans les journaux spécialisés ou non, à la télé, sur les radios, partout…

Abel Florent, le jeune espoir français, a été découvert mort par son soigneur dans sa chambre d'hôtel. D'après tous les commentaires, il s'agissait certainement d'un abus de produits illicites. Sûrement cette saloperie d'EPO qui avait encore frappé !

Le jeune Abel avait dû forcer la dose un peu plus que de raison en prévision des étapes de montagne qui se profilaient à l'horizon et il avait dû faire un collapsus sanguin ou une connerie de ce style. Une autopsie a d'ailleurs été demandée par la justice espagnole, « afin de connaître la cause exacte du décès » comme on dit dans les communiqués de presse.

— Putain, Albert, toi qui aime le vélo, ça doit te foutre les boules, tout ça, quand même ! Ce jeune mec mort comme un con à vingt-deux piges, tout seul dans sa piaule d'hôtel, en Espagne, loin de chez lui ! C'est atroce ! Il faut arrêter le cyclisme professionnel, nom de Dieu. Sinon, ça va être un vrai génocide ! Tu ne crois pas ? Mais, au fait, c'est quoi exactement cet EPO dont tout le monde parle ?

— Louis, s'il te plait, peux-tu attendre la fin du reportage. Après, je t'expliquerai tout.

— OK gamin. Je me tais. On fait comme ça.

*

Et FR3 de repasser les images du Tour de France, Richard Virenque en pleurs, cheveux blancs peroxydés, lèvres tremblantes, voix implorante, se présentant en pauvre victime poursuivie par des malfaisants qui lui veulent du mal, jurant son innocence… les flics impavides, les longues et minutieuses perquisitions, les juges à l'affut…

Jean-Marie Leblanc, le directeur du Tour, visage grave, négociant avec le champion Danois Riss, un des boss du peloton, après la grève des coureurs…

Laurent Jalabert, le champion français, ironique et distancié, mangeant une glace accoudé à sa voiture après son tumultueux abandon…

Enfin, bref, tout ce qu'on a vu cinquante fois sur les écrans de la télé et n'a pas plus de rapport avec le véritable sport… que monsieur Balladur avec un véritable homme d'Etat ou monsieur Revel avec un vrai penseur ou le pâté de tête avec du foie gras du Gers ou la Kronenbourg en bouteille avec de la vraie bonne bière ou Christophe Dugarry avec un grand footballeur ou BHL avec un philosophe qui compte ou Alain Minc avec un économiste compétent ou Patricia Kass avec une bonne chanteuse etc, etc, etc,… ma liste pourrait être très longue… mais vous comprenez ce que je veux dire, quoi ! Sauf, bien sûr, si vous aimez Balladur, Revel, BHL, Minc, Dugarry ou Patricia Kass… et que vous m'en voulez, mais alors énormément, de penser que vous avez des goûts de chiottes !

Passons !

Fin du reportage.

Albert Duranton, les deux mains sur le visage, triste, désemparé, était effondré.

Il aimait les courses de vélo depuis sa tendre enfance et idolâtrait tous les grands champions, depuis les années cinquante : Fausto Coppi, « Le

Compionnissimo », Gino Bartali, « Le pieux », Louison Bobet, « Le bienaimé », Raphaël Géminiani, « Le grand fusil », Jean Forestier, André Darrigade, « Dédé le Landais », Jacques Anquetil, l'immense champion normand, « Le viking de Quinquempois », « L'homme-chronomètre », de loin son préféré, Charly Gaul, « L'ange de la montagne », Roger Rivière, le recordman de l'heure, Gastone Nencini, Rick Van Looy, « L'empereur d'Hérentals », Raymond Poulidor, « Poupou », adoré des Français », Rudi Altig, le colosse allemand, Fédérico Bahamontès, le fier hidalgo, Henry Anglade, Freddy Martens, Eddy Merckx, « Le Cannibale », Bernard Thévenet, « Nanar », Bernard Hinault, « le Blaireau », Laurent Fignon, « Le magnifique » et tous les autres.

Le vélo et ses cracks étaient, d'une certaine manière, une grande partie de son enfance et de son adolescence.

C'était une part très importante de son Panthéon personnel à côté de Charles Trenet, de Georges Brassens, de Jacques Brel, de Barbara, de Gérard Manset, de René Joly… de Joachim Du Bellay, de Victor Hugo, d'Alexandre Dumas, de George Sand, d'Emile Zola, de Louis-Ferdinand Céline, de Jean Giono, de Georges Simenon, d'Agatha Christie, de René Fallet, de San-Antonio… de Jean-Jacques Rousseau, de Jean Jaurès, de Léon Blum, de François Mitterrand, de Pierre Bérégovoy… de Claude Monnet, d'Auguste Renoir… de Raimu, de Louis Jouvet, de Jean Gabin, de Jules Berry, de Julien Duvivier, de Jean Renoir, de Marcel Pagnol, de Jean-Pierre Melville, de Claude Sautet, de Clint Eastwood… de Paul Bocuse… de Michel Platini… et de quelques autres de plus ou moins grande importance.

Le Tour de France, l'été, les vacances, les superbes images de luttes d'homme à homme dans les cols des Alpes ou des Pyrénées, les sprints massifs houleux au bout des longues lignes droites, les épuisants et décisifs « contre-la-montre », les merveilleux paysages de la belle France filmés d'en haut, vus d'hélicoptère, les couleurs chatoyantes du peloton, les populaires airs d'accordéon d'Yvette Horner, la foule en transe tout au long des routes, la caravane publicitaire bariolée qui distribue les échantillons aux enfants, la fête foraine, la joie de vivre, les discussions animées… c'était le bon vieux temps, quoi !

— Louis, ça y est, le reportage est fini. Je suis à toi. Qu'est-ce que tu veux savoir ?

— C'est simple tu sais. C'est quoi exactement l'EPO, Albert ? Tout le monde en parle de cette saleté ou supposée telle mais, comme souvent, sur beaucoup de sujets, personne ne sait vraiment de quoi il retourne. Tu sais ce que c'est toi ?

— Oui, je sais, hélas ! L'EPO c'est une vraie belle saloperie dont le nom scientifique est *érithropoïtéine*. Ce produit, qui au départ est un médicament pour donner de l'énergie à des gens gravement affaiblis par la maladie notamment le cancer, permet d'augmenter très vite le nombre de globules rouges dans le sang, de façon artificielle. Ca les booste !

« Ca doit foutre la santé de ces pauvres coureurs en l'air et je suis à peu près certain que la plupart de ces jeunes mecs mourront avant soixante piges.

« Quand on pense qu'ils font tout ça, ces pauvres coureurs, sur ordre des managers et des directeurs sportifs dans le cadre de programmes très précis définis par les médecins de l'équipe. Tu te rends compte ! Des médecins, ça ? Qui détruisent la santé de leurs patients, de façon parfaitement consciente et dont le seul objectif est d'améliorer le rendement des gars, tout en restant, bien sûr, dans les limites autorisées.

« Parce que, Louis et ça ça me tue, ça me rend malade, les autorités du vélo, l'Union Cycliste Internationale et la Fédération Française de Cyclisme ont fixé, ensemble, une limite. Tant que le coureur n'a pas plus de 50 % de globules rouges dans le sang, il n'est pas dopé même s'il se shoote à l'EPO et que tout le monde le sait ! Ca s'est traduit pour les directeurs sportifs et les médecins des équipes par : tous les coureurs sont obligés d'avoir 49,99 % de globules rouges dans le sang… et, comme à l'état naturel, les mecs ont bien moins, autour de 40 ou 42, eh bien Louis, ils doivent se charger à l'EPO, oui tu m'entends bien, IL FAUT qu'ils se chargent, c'est impératif s'ils veulent participer aux grandes courses et faire ainsi le boulot pour lequel ils sont payés.

« Tout ça n'empêche, mon cher Louis, que l'EPO est une substance dite vénéneuse, c'est à dire un poison qui n'est pas en vente libre en France. On s'en sert, à l'origine, pour soigner les malades gravement atteints et très faibles, après une chimiothérapie pour soigner les cancers, par exemple.

« Il s'est donc développé un trafic, à partir de la Belgique, de l'Italie et de la

Suisse où il est plus facile de s'en procurer… .Tout ça avec la bénédiction, depuis des années, du milieu cycliste, que ce soient les autorités sportives, les organisateurs de courses, les journalistes, les sponsors , l'encadrement des équipes et les coureurs eux-mêmes. Il a fallu l'histoire de la voiture des *Marina* bourrée jusqu'à la gueule de saloperies en ampoules, chopée à la frontière belge par des douaniers français – qui ne sont complices de rien – pour déclencher le pataquès que l'on sait.

« Les juges, eux et c'est heureux, appliquent la loi et l'EPO est une substance qui coûte cher et dont la vente est interdite en France sans ordonnance médicale.

« Il y a donc eu un véritable choc entre la loi française et la règle du milieu cycliste. Ce fut réellement la première fois. C'est pour ça qu'il y a eu toute cette énorme affaire. Les juges ne peuvent pas admettre qu'il y ait une « loi parallèle » en quelque sorte. C'est contraire à l'Etat de droit. Ils ont donc tapé dur et je trouve qu' ils ont sacrément bien fait. La loi de la République c'est la loi ! Point à la ligne ! »

Albert, d'ordinaire plutôt taiseux, était presqu'épuisé d'avoir tant parlé et avec tellement de fougue.

Louis le regardait, admiratif et presque médusé.

— Tu en sais, gamin, des choses sur les courses de vélo. C'est pas croyable. Je suis bluffé, complètement. Mais je sens bien que toutes ces affaires de dopage t'emmerdent grave.

— Ouais, justement, Louis, j'en sais bien trop. Tout ce qui s'est passé et qui se passe encore me fait beaucoup de mal. C'est une illusion de plus qui fout le camp à jamais, tu comprends. Ces salauds détruisent des rêves de gosses. Il y a beaucoup de passionnés de bécane qui font semblant de rien et qui continuent de soutenir les coureurs, Virenque, Moreau, Jalabert et compagnie mais les pauvres, ils sont comme moi au fond d'eux-mêmes, complètement désespérés ! Quel gâchis ils ont fait les fumiers qui organisent le système. Et ce petit Abel Florent, mort à 22 piges, tu te rends compte, Louis ! Encore un gamin ! Ses parents doivent être détruits, brisés, anéantis ! Quel malheur, bordel de merde ! Ca me fait chier, Louis, tu peux pas savoir à quel point !

Duranton élevait la voix, tremblant, très énervé, frappant la table avec le poing.

— Je vois bien que tout ça te fait du mal. Te laisses pas aller, Albert. Reprends-toi, mon grand ! Reprends-toi, s'il te plait ! Allez, je te sers une autre mousse, une anglaise en bouteille si tu veux. Ernestine vient de la recevoir. La *Master Brew* de la brasserie *Shepher Neame* à Faversham. Elle est super chouette. On va se manger un chou farci, si tu es d'accord. Appelle Lisdinia, qu'elle nous rejoigne. Ernestine nous débouchera une bouteille de Cornas. Tu sais le *Chante Perdrix* de chez les frères Dellas. Celui que tu préfères. On va se régaler, mon gamin. Tu nous parleras de Jacques Anquetil, de son style génial, si beau, si harmonieux. Je sais bien que c'est ton préféré. Tu disais même que tu en étais quasiment amoureux quand tu étais ado, tellement il te faisait de l'effet, maître Jacques, un peu comme te l'aurait fait une gonzesse.

— Ton plan me va, mon cher Louis, à la perfection, comme d'habitude !

*

Après le coup de feu de l'apéro, Lisdinia Moucoul, la belle indienne cuivrée, la merveilleuse rajput en sari vert foncé, la princesse du Rajasthan, la douce et tendre amante d'Albert, ce dernier et Big Louis firent un repas recueilli au cours duquel Duranton parla beaucoup.

Sa compagne et son vieil ami aimaient l'écouter se raconter, faire de longues phrases, rappeler des souvenirs personnels. C'était si rare, lui au discours direct et simple en général.

Lisdinia, qui l'aimait profondément, savait que son Albert était, au fond, un être complexe et fragile avec des cicatrices un peu partout et quelques bleus à l'âme. Là, visiblement, il était touché au cœur, l'Albert.

On lui foutait en l'air une partie de son enfance…

Devant la télé, le même soir, en buvant une dernière *Master Brew* – goûteuse, complexe et d'une belle longueur en bouche, une sacrée trouvaille ! – Albert était bien triste malgré les efforts de Louis et de Lisdinia.

Aux dernières infos de la 3, on passa une interview de la mère du jeune coureur Abel Florent, mort la veille dans sa chambre d'hôtel, sur Le Tour d'Espagne.

Duranton avait vu juste, bien sûr, concernant la peine des parents, mais ce qui le frappa d'avantage encore, c'est la colère froide de la maman d'Abel. Elle n'admettait pas la mort de son petit et laissait même entendre que c'était louche. Au milieu des sanglots et des pleurs, Albert sentit des questions, des accusations « mon fils ne se dopait pas . Il ne voulait pas. Il me l'avait dit. On dit tout à une maman, vous savez. Il était droit mon Abel, honnête et tout. Ce n'est pas possible. Il s'est sûrement passé quelque chose, j'en suis certaine… »

Le reportage était bouleversant, émouvant, terrible.

Lisdinia en eut les larmes aux yeux. Elle regarda Albert. Il était en éveil. Il avait quitté ce masque de tristesse qu'il avait conservé toute la soirée. Elle le voyait à des détails qu'elle seule pouvait reconnaître. C'est la puissance de l'amour !

Albert, après avoir été triste, voulait désormais comprendre.

Cette affaire, Lisdinia en avait la certitude, il allait la prendre à son compte.

Il ne parla pas.

Il se leva, embrassa Louis, embrassa et remercia Ernestine pour ce repas magnifique, comme toujours et la bière anglaise… putain une sacrée bonne bière !

— Rentrons mon ange. J'en ai un peu marre et je me lève tôt demain matin.

— On y va mon amour.

Après avoir tourné au moins dix minutes avant de garer sa grosse béhème sur le boulevard Richard Lenoir, à moitié sur un passage clouté, comme d'habitude, Albert Duranton rejoignit Lisdinia dans leur grand lit aux draps bleus et lui fit *illico* l'amour, avec beaucoup de délicatesse, deux larmes au coin des paupières, sous le regard émoustillé du grand, de l'immense Jacques Anquetil en maillot jaune, dont une merveilleuse photographie, entourée d'un cadre en bois clair,

trônait sur le mur.

Sa Lisdinia l'aimait quand il était comme ça, son Albert, si pur et si tendre.

Après s'être levé, il lui dit, la voix un peu blanche : « ma belle, excuse-moi, s'il te plait. C'était pas terrible. J'ai bien vu. Mais, avec toutes ces conneries, j'ai plus de jambes. J'ai pas pu mettre du braquet. J'ai un peu tricoté des cannes… Peut-être que je devrais, moi aussi, prendre de l'EPO ! ».

Appartement d'Albert et Lisdinia

Boulevard Richard Lenoir à PARIS

Dimanche 13 septembre 1998

Devant un grand bol de café noir bien fort, Albert Duranton repensa à toute cette folle affaire qui le turlupinait depuis la veille. Les images très touchantes de la maman du jeune Abel Florent lui étaient restées gravées dans la tronche. Il avait pensé toute la nuit à ça. Il n'avait pas beaucoup dormi, d'autant que Lisdinia était venue se blottir deux ou trois fois très fort contre lui et qu'il l'avait câlinée, sa rajput adorée, pour le coup, bien comme il faut, de toutes les manières possibles, grands et petits braquets, changements de vitesse, démarrages en danseuse, sprints massifs, course contre le chrono et tout le toutim.

Il avait pris le maillot *amarillo*, le bel Albert, il n'y avait pas le moindre doute !

Il était un peu nase mais désormais rès clair dans sa tête.

Il se servit un nouveau bol de café noir et alluma une Marlboro.

Il téléphona chez Ernestine.

C'est Pépita, la brunette petite serveuse espagnole du matin, qui décrocha. Ca tombait bien, c'était à elle qu'il voulait parler, pour lui demander plein de choses sur l'Espagne, en particulier le meilleur moyen de rejoindre la Vuelta à Palma de Majorque où il y avait le lendemain une journée de repos, tout ça…

La gentille Pépita fut ravie de pouvoir aider le commissaire Duranton en lui parlant de son pays et lui donna plein de détails, avec son joli et ibère accent.

Albert se doucha et s'habilla sans bruit puis alla embrasser Lisdinia qui dormait encore – normal pour un dimanche – chaude et douce sous les couvertures, les lèvres au goût de miel.

Il passa deux ou trois coups de téléphone dont un à Philippe Val, le rédacteur

en chef de *Charlie Hebdo*, un mec brillant, talentueux et courageux, ancien du tandem comique Font et Val, du temps où Patrick Font ne s'amusait pas encore à tripoter les petites filles !

Que Val le comique, l'humoriste, le rigolo, le gros déconneur, soit devenu le Philippe Val, rédac-chef de *Charlie* et magistral éditorialiste, cultivé, intelligent, compétent, d'un journal d'extrême gauche, ça le laissait pantois d'admiration et il le lui avait écrit en laissant ses coordonnées. Philippe Val lui avait téléphoné. Ils étaient devenus copains après une bouffe chez *Lipp* un soir.

C'était comme ça ! Val, comme restaurant, ne connaissait que *Lipp*. Le patron de *Charlie Hebdo*, qui dénonce les convenances, les comportements bourgeois et tout le Saint-Frusquin, il n'invitait ou ne se faisait inviter que chez *Lipp*, la brasserie d'une certaine manière la plus convenue de Paris. C'est vrai que, nonobstant, on y bouffe rudement bien à la brasserie *Lipp* et qu'il y a une ambiance particulière, très parisienne si l'on peut dire, très agréable, un vrai style.

Albert et Val se retrouvèrent donc chez *Lipp* vers midi.

Duranton, en dégustant un cervelas rémoulade très goûteux et un tartare bien assaisonné avec de grosses frites chaudes et croustillantes, arrosés par une mousse bien fraiche, expliqua l'affaire Florent, les courses de vélo professionnelles, le dopage, l'EPO et son désir d'aller sur le Tour d'Espagne pour enquêter.

— Je suis commissaire de police et pas journaliste, Philippe, tu le sais, mais si *Charlie* me confiait incognito un reportage, ça me permettrait d'avoir accès à la Vuelta, de me déplacer partout où ce serait utile, de voir des tas de gens, de les interroger comme un vrai reporter, sans éveiller le moindre soupçon. Je ne te demande pas de me payer, bien sûr, je te demande simplement de m'embaucher pour de vrai avec une carte de presse pour une quinzaine de jours. Je me suis mis en congé et suis donc libre de faire ce que bon me semble et d'exercer l'activité que je veux à condition qu'elle soit bénévole… et que ça reste tout à fait discret. Mon divisionnaire est informé de mon projet et n'y vois rien de mal, bien au contraire.

— Pas de problème, Albert, dans ces conditions je suis d'accord. On va faire

ça discrètement même au sein du journal. T'imagine la tronche de Charb ou de Siné, s'ils apprenaient que *Charlie Hebdo* se paie un envoyé spécial sur une course cycliste, alors qu'on massacre le sport professionnel à longueur d'année et en particulier le vélo, ce sport de drogués dont un des dealers, un des parrains, Richard Virenque, est, à l'issue de son plein gré, un presque semi débile mental raillé par les médias, en apparence tout au moins ! Voilà, je pense, ce qu'ils diraient, mes deux amis, disons plutôt mes deux partenaires, mes deux collègues, mes deux confrères de *Charlie*. Ca sèmerait une sacrée zone, comme dit Siné, tu peux me croire !

« Je te signale quand même que le journal a déjà envoyé Cabu suivre le Tour de France. Il nous avait transmis de super dessins, la grande Duduche ! Des crobards marrants et ironiques qui avaient bien plu à nos lecteurs ! Tu ne seras donc que le deuxième voire le second si nous n'envoyons plus personne après toi ! »

— Eh bien tu vois Philippe, je ne me rappelle pas cet épisode avec Cabu. Tant pis ! Je pensais vraiment innover. Décidément, c'est très dur d'être le premier dans quelque chose quel qu'en soit le domaine ! En tous cas, ne t'inquiète pas, je ne t'enverrai aucun article. J'adore écrire, bien sûr…

— J'aime bien tes polars, Albert, tu le sais…

— Tu me l'as déjà dit, Philippe et je veux bien te croire même si tu ne les as jamais mis en valeur dans ton canard mes petits bouquins ! Je ne comprends pas vraiment pourquoi mais, bon, « Parlons d'autre chose, on se fâcherait » comme Audiard le faisait dire à Gabin. Dis, ça nous éloigne de notre affaire ! Alors j'y reviens. Franchement, je crois que je n'aurais pas trop le temps d'écrire quoi que ce soit pendant ma quinzaine espagnole. Un peu plus tard, peut-être. Un petit polar, pourquoi pas. On verra bien. Et puis, s'agissant du sport cycliste, je trouve que vous exagérez beaucoup à *Charli*e. Ca peut être un très beau sport, le vélo, tu ne crois pas ?

Val réfléchit trois secondes en tordant un peu le nez.

— Mouais… peut-être, le dimanche matin avec des copains. Pour la santé et pour se faire plaisir. Mais, en compétition, les coureurs sont obligés de se droguer, de se charger comme ils disent. Ca fait des dizaines d'années que ça dure. Je connais des mecs de Joinville, des types très sympas, des militants communistes, anciens coureurs et toujours passionnés de vélo, qui m'ont

expliqué des trucs dingues. Les gus prenaient des saloperies inimaginables, déjà avant la guerre. Des médicaments détournés. Alors, tu parles aujourd'hui !

— C'est vrai tout ça, je sais bien. Le vélo c'est tellement dur qu'il faut le soutien des médecins pour tenir le coup. Il n'empêche, moi je trouve que vous tapez trop sur le sport à *Charlie.* Pour vous on dirait que c'est un truc contre nature. C'est totalement faux. C'est quelque chose de formidable, le sport, pour des tas de gens, d'en faire pour se maintenir en forme ou de le regarder dans les stades, sur les routes ou à la télé pour rêver…

— Mouais… peut-être après tout c'est possible. Tu sais à *Charlie* comme ailleurs, il faut apparaitre comme original pour continuer d'exister, être en dehors des sentiers battus, être à la mode mais d'une certaine mode, un peu parallèle. Tu comprends ? Alors taper sur les sportifs, ça nous caractérise, ça nous rend visibles, entre autres choses et notamment vis-à-vis des bobos qui se croient libertaires et qui sont l'essentiel de notre fonds de commerce. Tu sais, il faut bien vivre mon ami ! ! Bon, allez, salut Albert, je file et je m'occupe de notre affaire.

— Salut Philippe et merci d'avance !

Les deux hommes s'embrassèrent comme des frangins.

*

Philippe Val, casqué intégral et vêtu de cuir noir, démarra sur son scooter et fit un petit signe de la main à son pote Duranton, avant de disparaître dans le flot des bagnoles qui s'agglutinaient sur le faubourg Saint Germain.

Albert se dit que c'était bien dommage qu'un mec de cette classe n'ait jamais apprécié les chroniques d'Antoine Blondin sur le Tour de France ou partagé la passion de Camus pour le football.

On peut aimer en même temps Cervantès, Arthur Rimbaud, Ray Bradbury, Marcel Aymé, ses écrivains préférés et le sport, que diable !

Mais, décidément, pensa Albert « *Niemand ist perfekt* ! » Comme on dit en Teutonie… pas même l'ami Val !

Dans un Boeing de la compagnie IBERTOP

Dimanche 13 septembre. Au-dessus des Pyrénées

Dans l'avion, pendant toute la durée du voyage le conduisant à Palma de Majorque, Albert Duranton repensa à l'affaire Marina-Florent, de façon chronologique et minutieuse, quasiment clinique, essayant de tout bien reclasser dans son esprit, de tout trier, de bien dégager ce qui est important de ce qui l'est moins, comme le lui avait patiemment appris le divisionnaire Rabouret, son ami, son maitre, lorsqu'il avait débuté sa carrière à Boulogne.

Il cherchait quelque chose.

Il savait qu'il y avait, inscrit pour le moment confusément dans sa mémoire, un élément précis qui devait éclairer son jugement. Il l'avait ressenti très fort lorsqu'il avait vu la mère d'Abel Florent à la télévision défendre la mémoire de son fils de façon si déchirante.

« Nom d'un chien, j'ai vu ou lu quelque chose quelque part, j'en suis sûr ! » s'était-il entendu dire tout haut dans le zingue, comme si c'était quelqu'un d'autre qui s'exprimait, comme s'il avait été une sorte de spectateur de lui-même.

Ce dédoublement, il l'éprouvait dans les cas d'extrême concentration, en état quasiment second.

Immédiatement, alors, le cerveau ayant fait son boulot, il se rappela. *Le Monde* ! Voilà ! C'est ça ! Dans le journal *Le Monde*, la semaine dernière, la reprise de la publication par *France Soir* des procès-verbaux d'auditions de coureurs de l'équipe *Marina* dont le procureur-adjoint du tribunal de Lille avait dit qu'ils étaient authentiques, dans une déclaration officielle à l'AFP. Le coureur suisse Armin Maïer avait déclaré qu'il prenait de l'EPO, comme tous les autres coureurs de l'équipe, à une exception près. Il avait cité Abel Florent, en disant d'ailleurs que ses résultats s'en ressentaient. Ca n'avait frappé personne, ces quelques mots, au milieu du déluge des aveux de tous les repentis, Laurent Brochard, le champion du Monde en titre, Alex Zülle, le champion suisse, Christophe Moreau, le grand espoir français, Laurent Dufaux le petit grimpeur

helvète, Didier Rous, le robuste baroudeur et tous les autres de chez *Marina*. Ca arrangeait tellement tout le monde de penser qu'il n'y a que des dopés dans le peloton, des drogués qui ne se posent pas de questions et acceptent de se charger à mort pour être performants, sans dénoncer en quoi que ce soit le système et risquer ainsi de le foutre en l'air, leurs gros salaires, leur vie luxueuse et leur notoriété avec.

Et puis Abel Florent, qui n'avait pas participé au Tour de France, n'était pas très connu, bien sûr, en comparaison de toutes les stars de *Marina*. Il n'était encore qu'un espoir, un jeune coureur en devenir.

Albert fut soulagé.

Il savait désormais qu'il ne se déplaçait pas pour rien.

Il savait que la maman d'Abel avait raison.

Il avait maintenant la conviction chevillée au corps qu'on avait supprimé le jeune Florent pour éviter qu'il ne parle, peut-être à la suite précisément de la publication des aveux d'Armin Maïer.

On n'était plus dans une histoire de dopage.

On était désormais dans une terrible affaire criminelle et les affaires de crimes, c'était son job au commissaire de police Albert Duranton !

Palma de Majorque. Espagne

Hôtel Désidéra. Lundi 14 septembre 1998

Il ne faisait pas tellement meilleur qu'à Paris, à Palma de Majorque, ce lundi 14 septembre. Du vent froid et particulièrement désagréable sévissait sur la région, qui devait rudement changer les coureurs après les premières étapes de la Vuelta courues sous un cagnard terrible, dans une chaleur moite et lourdingue comme une blague de Guy Montagné. À Cordoue, le premier jour, il avait fait des 38 ou 39 degrés sur la route. Et là, d'un coup, il faisait 20 degrés de moins !

Duranton avait dormi dans un petit hôtel dans lequel il avait réussi à louer une piaule malgré le tour d'Espagne, grâce à l'aide précieuse de Pépita, la serveuse de *Chez Ernestine*, qui connaissait très bien quelqu'un à l'office de tourisme local, une ancienne copine de classe aujourd'hui assistant du directeur.

Petit hôtel sympathique d'ailleurs et fort joli, avec un minuscule « jardin de curé » plein d'éclatantes fleurs jaunes et rouges – couleurs de l'Espagne ! – et de petits arbustes odorants, dans lequel le petit déjeuner, comprenant notamment une épaisse et moelleuse omelette aux poivrons et chorizo, fut un grand plaisir.

La Vuelta, c'est un sacré événement en Espagne, surtout cette année après le retrait des équipes ibériques du Tour de France.

C'est la course de la réhabilitation pour le champion de France, Laurent Jalabert, dont le Tour fut, comme les années précédentes, une catastrophe totale. C'est marrant, les résultats de ce mec, si l'on peut dire. En tout cas c'est un peu curieux. En Espagne, pays de son équipe, c'est un grimpeur d'enfer, un montagnard très performant qui gagne au sommet de grands cols. Il a même gagné une fois le tour d'Espagne, il y a trois ans. C'est dire ! En France, dès qu'on monte la moindre bosse de troisième catégorie, quasiment le moindre pont de chemin de fer, il coince grave, le Laurent. Etrange, non ? Ca doit être les routes, pas du tout revêtues de la même manière ou la bouffe ou le climat… ou autre chose !

Pour Abraham Olano, le rouleur espagnol qui avait abandonné piteusement le

Tour de France, dans l'anonymat le plus total, après une chute a priori bénigne, c'est aussi la course de la réhabilitation. Tous ses nombreux supporters attendent qu'il gagne ce tour d'Espagne.

C'était exactement la même situation pour Richard Virenque, enfin, « Richard cœur de lion », le bienaimé, le populaire Richard, assoiffé de vengeance après son exclusion spectaculaire et humiliante du Tour de France, avec tous ses équipiers et qui rêvait d'en découdre avec la terre entière, pour montrer à son public chéri que rien ne pouvait le briser, pas même les immondes complots fomentés contre lui, si pur, si innocent, clair comme l'eau minérale qui, comme le clame la publicité, le fait marcher si fort !

*

Dans une ferveur populaire d'importance, Abraham Olano venait de prendre le maillot *amarillo* à la suite d'un superbe « contre-la-montre », très maitrisé, dans les rafales de vent, sur un circuit de 39,5 kms tracé dans l'ile autour d'Alcudia. Il précédait Laurent Jalabert, membre très apprécié d'une célèbre équipe espagnole, la ONCE, de 41 secondes seulement. Richard Virenque, lui, était, comme souvent, relégué loin au classement, l'exercice de rouleur n'étant décidément pas son point fort.

Demain, on attaquera la vraie montagne avec arrivée en Andorre puis, mercredi, on remettra ça, à Cerler. La bataille sera rude et le public trouvera maintes occasions de se passionner jusqu'à l'arrivée à Madrid, dans treize jours.

Les journaux espagnols et notamment le quotidien sportif *Marca*, s'y entendaient pour entretenir la flamme !

Les problèmes de dopage n'étaient certes pas oubliés pour autant et l'affaire Florent faisait encore du bruit, mais plus dans le milieu de la presse et de la télévision que chez les supporters des coureurs qui, essayant oublier le côté obscur du cyclisme, ne voulaient plus s'intéresser qu'à la course elle-même, aux résultats, aux luttes purement sportives.

Le grand public, en effet, en avait marre de toutes ces salades.

Les champions cyclistes se « chargent la gueule comme des chaudières » «

salent la soupe » et mettent leur santé en péril. Peut-être mais, d’une certaine manière, on s'en fout un peu, du moment qu'ils s'affrontent durement dans les cols et qu'ils nous font un super spectacle !

Voilà ce que pensaient une grande majorité de gens, qui n'admettaient pas qu'on leur volât leur plaisir, au nom d'une forme d'éthique qui ne s'appliquerait, en réalité, que dans le vélo ! Alors que dans le football, l’athlétisme, la natation, le basket, le rugby ou partout ailleurs dans le sport, il doit s’en passer de belles !

Zurich-Laboratoire pharmaceutique Malcher

Lundi 14 septembre 1998

Dans son grand et magnifique bureau aux vitres fumées, aux murs laqués de noir et aux grands fauteuils de cuir blanc, un Monte-Cristo long comme le bras à la bouche, le Président-Directeur Général Joseph Grossroust se leva lourdement de son siège, l'œil glauque et la mine défaite. Il avait l'air préoccupé, le Président !

— Messieurs, je vous l'avoue tout de go, nous sommes dans la difficulté et même dans la merde, veuillez s'il vous plait pardonner ma grossièreté ! Je m'explique. La mort du jeune Florent sur le Tour d'Espagne est une belle ânerie, une énorme connerie. Nous avions réussi à circonscrire les problèmes de dopage à l'hexagone depuis le Tour de France et l'affaire *Marina*. L'Espagne restait une zone de liberté pour le milieu cycliste professionnel, tout comme l'Italie, la Suisse, la Belgique et tous les pays de l'Est. Nous aurions ainsi pu continuer à nous faire de belles couilles en or avec l'EPO, les anabolisants et les hormones de croissance. Ca représente les trois quarts de notre chiffre d'affaires aujourd'hui, vous le savez aussi bien que moi. Vous êtes payés pour ! L'aspirine, le paracétamol, les réducteurs de tension et les antidépresseurs sont désormais quasiment devenus une couverture pour notre laboratoire ! On est bien d'accord ? Alors, dites-moi, qu'est-ce qui s'est passé en Espagne, nom de Dieu ? Burtin, qu'est-ce que vous savez de ce foutu bordel ? J'attends vos explications !

Ralph Burtin était le directeur commercial – une bien jolie appellation pour le sale boulot de trafiquant qu'il faisait ! – du laboratoire Malcher.

— Hélas, je ne sais rien monsieur le Président, rien de rien, je vous l'assure. Nous n'avons donné aucune directive, aucun ordre pour calmer le jeune Florent. Je vous en donne ma parole. C'est vrai qu'il était prêt à balancer le système, compte tenu des pressions qui s'exerçaient sur lui. Il ne voulait pas prendre de l'EPO pour des raisons morales, disait-il ! Vous parlez d'un petit con ! Mais il y avait d'autres moyens tout de même. On aurait pu l'acheter. C'est ce que j'ai demandé à nos gars de faire. Avec quelque millions de francs suisses, on peut

sérieusement faire taire n'importe quelles velléités morales. On lui aurait donné, comme aux autres, un gros pacson de pognon… pour se charger… et gagner de grandes courses ! Comment aurait-il pu refuser un tel programme ? Des victoires et du pognon ! L'avenir était radieux, pour lui comme pour nous ! Je crois donc avoir fait correctement mon travail, monsieur le Président.

Burtin savait qu'il serait très vite en difficulté s'il ne se défendait pas bec et ongles, connaissant parfaitement les colères froides du grand patron, des colères terribles qui avaient parfois été dévastatrices.

Grossroust le regardait fixement.

— Bon d'accord, admettons, Burtin, admettons. Vous croyez que ce sont les Ukrainiens qui ont fait la connerie ? Parce que la mort de Florent, je me répète, c'en est une et une belle de connerie ! Et les Ukrainiens ce sont de sacrés salopards ! Maintenant, il va falloir arroser tous azimuts, Ralph ! On n'a pas le choix ! Le juge d'instruction espagnol, les flics de la Guardia Civil, le médecin légiste et toute la clique. Il faut conclure à l'accident cardiaque, c'est impératif, vous m'entendez ? Impératif ! ! Sinon, je vous le dis, ça va être un sacré merdier ! Et nous n'aurons pas « *beau Spiel* », croyez-moi !

— C'est sûrement les Ukrainiens, monsieur le Président. Vous avez raison. Ils sont complètement barges, ces cons, surtout Astanof, le leader de cette bande de malades ! Terriblement efficaces on le sait tous ici mais des tarés, des chtarbés, inconscients graves, capables des pires conneries !

— D'accord Ralph ce sont des tarés mais on a besoin d'eux. Sans eux, rien n'est possible, vous le savez bien. Ils ont organisé tout le réseau, sans une faille, sans un problème… jusqu'à cette affaire Florent… si toutefois, ce sont bien eux les fautifs ? Elle nous coûte cher, la mafia d'Ukraine, c'est sûr ! Mais elle nous rapporte tellement de pognon Burtin, tellement de pognon ! Vous le savez ça, nom d'un chien !

— C'est vrai, monsieur le Président, je sais bien. Le réseau est désormais considérable. On vend de l'EPO et des anabolisants partout dans le monde et les équipes cyclistes en achètent des tonnes, mais aussi des clubs de foot, de basket, de rugby, des athlètes de toutes disciplines, course à pied notamment, des nageurs et plein d'autres. Tous les sportifs, quoi ! Et pas seulement les pros ! Des jeunes amateurs qui veulent réussir, d'anciens sur le retour et qui veulent durer, des gamins dont les parents voudraient faire des champions. C'est fou. Il y a

même des mecs qui se chargent à l'entrainement parce qu'ils ne peuvent plus s'en passer ou même tout simplement pour impressionner le coach !

— Je sais tout ça, Ralph, aussi bien sinon mieux que vous ! Ne me faites pas perdre mon temps, s'il vous plait, avec des platitudes. Occupez-vous de l'affaire espagnole en personne. Allez sur la Vuelta. Voyez les autorités et parlez avec elles. Emportez ce qu'il faut avec vous. Prenez un gros paquet d'oseille dans le coffre et, de grâce, calmez-moi tout ça ! Je veux des résultats et rapidement !

— D'accord, monsieur le Président, je m'en occupe tout de suite. Je vais, de ce pas, appeler Astanof pour y voir un peu plus clair.

— Je compte sur vous, Burtin. Des résultats, nom de Dieu ! Sinon ça n'ira pas !

Palma de Majorque

Lundi 14 septembre. Hôtel Estéban

Albert Duranton, commissaire de police en congé officiel, désormais pseudo journaliste, sa belle carte de presse accrochée au cou, se rendit à l'hôtel Estéban où logeait l'équipe *Marina*. Il avait besoin d'humer l'air, de fureter, de chercher, de voir, de sentir le milieu dans lequel il allait désormais évoluer.

Dans le hall, il y avait au moins quinze collègues reporters, des caméramans, des photographes qui faisaient le pied de grue en attendant la sortie des cyclistes pour une petite séance de décrassage. Un garde civil lourdement armé était planté devant la montée des escaliers donnant accès aux piaules. Un autre, du même acabit, gardait les ascenseurs, le regard sombre, l'air féroce.

Albert s'approcha du concierge et lui demanda les toilettes, dans un espagnol très approximatif, mais avec des gestes suggestifs à l'appui. L'homme aux clés d'or, derrière son guichet, désigna de la main un petit couloir sur la gauche, qui menait au restaurant, comme l'indiquait fort à propos le panneau « *restaurant* », finement décoré d'un gros palmier rouge sur fond blanc.

Au bout du couloir, sur la gauche, les toilettes et les lavabos et, sur la droite, une porte fermée avec l'écriteau « *private »*, ce qui, dans n'importe quelle langue, doit vouloir dire privé ou quelque chose comme ça.

C'est là qu'il fallait aller si l'on voulait rejoindre les piaules et fouiner un peu. Duranton en eut, immédiatement, la conviction. La lourde, évidemment, était fermée à clé. C'eût été beaucoup trop facile autrement !

Le commissaire-reporter sortit donc de sa poche son imposant trousseau de clés « es spécial » qui ne le quittait pas et commença sans attendre à les essayer sur la serrure qui n'en demandait pas tant. L'une après l'autre et seulement les petites clés finement dentelées, compte tenu de la configuration du matos de la porte à ouvrir. Albert était un vrai professionnel dans ce domaine… comme dans bien d'autres d'ailleurs ! Après trois refus polis mais très nets, cette petite coquine de serrure accepta de se faire niquer, tout en douceur.

Derrière la lourde, aucun bruit dans un petit vestibule sombre, aucune vie non plus dans un petit salon attenant, meublé de jolis fauteuils recouverts de fleurs roses sur fond vert, d'une desserte ouvragée en bois noir et d'une grande glace entourée de cuivre mat dans laquelle Albert se vit une mine de conspirateur inspiré qui le fit sourire.

Il aimait bien ces moments dans lesquels il avait un peu peur de se faire surprendre mais qui s'ouvraient sur l'inconnu.

La porte du fond, elle, devait surement s'ouvrir sur les étages. La serrure céda sans difficulté dès la deuxième tentative. Albert pensa avec délice que son charme opérait décidément beaucoup, même sur les petites serrures ibériques !

Un petit escalier conduisait au premier étage, là où il y a les premières chambres.

Toujours personne.

Quel bol jusqu'à présent !

Toujours personne non plus dans le couloir du premier étage sur lequel le petit escalier débouchait, malgré les bruits d'un chariot roulant qui, probablement, devait servir à débarrasser les plateaux du petit déjeuner.

Albert s'approcha et vit, dans une sorte de petit recoin, au fond, sur la gauche, une belle jeune femme brune au style très « ispanisant », si l'on peut dire, affairée à ranger des tasses, des couverts et des plateaux sur une table à roulettes chargée jusqu'à la gueule. Il rejoignit la jeune femme en souplesse et s’adressa à elle en prenant sa voix la plus charmeuse.

— Bonjour, petite mademoiselle, puis-je vous demander un renseignement, s'il-vous-plait ?

La jeune employée se retourna, la totale surprise se lisant dans deux grands yeux noirs magnifiques qui fixèrent Duranton, lequel en fut séance tenante tout chamboulé, comme s’il avait vu une céleste apparition.

— Je suis de la sécurité française dit notre héros en détachant bien ses mots… « francia sécuritade » et il porta son index devant la bouche en faisant « chut !», comme pour bien faire partager un secret à la belle ibérique au chariot. Pouvez-vous me dire où est la chambre de Monsieur Brousel, le directeur sportif des

Marina. Je dois le voir. Signor Brousel, *por favor* ? ».

Albert utilisait toutes ses maigres ressources en espingoin pour se faire comprendre. C'était loin d'être gagné d'avance, et pourtant le petit miracle arriva.

— Chambre 12, là, dit la belle enfant brune en montrant la piaule concernée avec une jolie main pointée, au bout d'un petit bras potelé à la peau couleur de cuivre.

Notre ami se dit entre soi « comme elle est belle, cette jeune ibère brune. Si j'avais le temps, j'aimerais bien pouvoir lui dire quelques mots sous une couette, ça c'est sûr ! ».

Mais son devoir l'appelait et il dut, à regret, détacher son regard des deux yeux de braise, un peu craintifs, toujours posés sur lui.

« Elle ne perd rien pour attendre la brunette, putain, qu'est-ce qu'elle est mignonne ! Elle me fait bandocher rien qu'à la regarder !» ne pût il s'empêcher de penser *in petto*. Le commissaire Duranton avait, en effet, la caractéristique, comme finalement pas mal de monde, vous, moi, d' autres, de beaucoup penser *in petto* !

— À bientôt, séniorita, *muchas gracias*, dit-il à miss Espagne, en la regardant bien fixement avec tout le pouvoir de séduction qui pouvait être le sien, le matin vers les dix heures !

La jolie employée brune ne répondit rien mais regardait Albert avec un certain intérêt, du moins le pensa-t-il.

*

Toc, toc, toc… à la chambre 12.

Albert cogna à la lourde avec conviction.

Rien, alors retoc, toc, toc… un peu plus appuyé.

Puis toc, toc, toc très appuyé, avec le poing.

— Entrez !… répondit un mec à l'intérieur.

Simple, sans problème, classique… et Albert entra en ouvrant la porte toujours aussi classiquement.

— Oui, c'est pour quoi ? fit un homme brun, jeune, à l'allure sympathique assis derrière un petit bureau, un stylo à la main et qu'Albert reconnut immédiatement.

— Monsieur Brousel ?

— Oui, oui, je suis Renaud Brousel. Que puis-je pour vous ?

— Je m'appelle Duranton, Albert Duranton. Je suis journaliste. Je voudrais vous parler.

— Qu'est-ce que vous faites là, nom d'un chien ? J'ai interdit que la presse puisse venir dans les chambres. Interdit ! Mes coureurs ont besoin de calme. Ils en ont marre de toutes ces affaires de dopage, des flics, des juges, des journalistes et moi aussi. Le sponsor aussi en a plus que marre. Bref, on en a tous plus qu'assez, monsieur… Duranton, c'est ça, de la presse et de tous les fouille-merde qui nous trainent dans la boue à longueur de journaux depuis des semaines et des semaines. Sortez d'ici, ou j'appelle les gardes civils !

Le jeune homme était énervé, le visage tendu, les yeux crachant de la colère. Albert, pas décontenancé, prit alors un ton très doux.

— Monsieur Brousel, s'il vous plait, écoutez-moi. Je suis un journaliste un peu particulier. Je travaille pour *Charlie Hebdo*. J'ai des choses à vous dire, des choses graves.

— *Charlie Hebdo*, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? *Charlie Hebdo*, que je lis régulièrement, déteste le sport professionnel et tous ses excès et même le sport en général. Alors, ça m'étonnerait beaucoup qu'ils envoient quelqu'un sur la Vuelta ! Je suis donc très étonné, cher monsieur !

— Et pourtant, je suis là monsieur Brousel. Voici ma carte de presse et mon accréditation sur le Tour d'Espagne. Regardez !

Brousel, au vu des documents, se renfrogna un peu, se calma et invita Albert à s'assoir en face de lui.

— Bon d'accord. Pardon pour avoir douté de vous mais reconnaissez qu'il y a de quoi être surpris !

— Je vous pardonne bien volontiers.

— Je vous remercie. Bon, alors qu'avez-vous à me dire de si grave ? Accouchez, mon vieux, je vous en prie ! J'ai du boulot. Je suis en train de faire les fiches de mes coureurs à partir de l'étape d'hier et ça n'est pas simple, croyez–moi ! L'ordinateur déconne et il y a des infos de deux compteurs qui ne veulent pas entrer. Alors je suis en galère !

— Je ne savais pas que le vélo était devenu si compliqué ! Vous mettez tout sur un ordinateur ? C'est dingue ! Bon, passons, j'en viens au fait. Je vais vous parler cash ! Monsieur Brousel, Abel Florent n'est pas mort du dopage comme cela a été dit partout. Il a été assassiné, j'en ai la conviction et je suis sûr que vous le savez très bien. Il ne voulait pas se doper à l'EPO, le jeune Abel. Je l'ai lu dans un journal et sa mère l'a confirmé à la télé de la façon la plus convaincante. Il n'a donc pas pu mourir d'une surdose !

— Monsieur le journaliste de *Charlie Hebdo*, je sais tout ça aussi bien que vous. Vous n'avez tout de même pas fait deux mille kilomètres pour m'apprendre quelque chose dont j'ai la certitude, l'absolue certitude ? Mais qu'est-ce que vous voulez que je fasse ? Vous voulez que je raconte tout à la police espagnole et à la justice … pour arriver à quoi ? Me faire trucider à mon tour ? C'est ça que vous voulez ? Un mort de plus ?

— Mais non, monsieur Brousel, je ne suis pas là pour ça. Je suis là pour aider à faire la lumière sur un crime. C'est tout.

— Bon, d'accord. Vous voulez que je vous explique les choses, de mon point de vue ?

— Bien sûr. Je suis ici pour ça. Je vous écoute.

Renaud Brousel se détendit un peu, se racla la gorge et regarda Albert au fond des yeux.

— Bon, alors je vous explique, monsieur Duranton. Depuis le début et de façon chronologique. C'est vrai qu'Abel ne voulait pas se doper. Il avait un sacré caractère, le gamin et la grande classe sur le vélo. Il avait eu chez les espoirs des résultats exceptionnels et je l'avais repéré depuis longtemps. Je savais, en plus,

qu'il marchait à la vitamine C et à l'eau minérale. Ca le rendait encore plus intéressant. J'ai donc pu facilement convaincre le sponsor de le recruter chez *Marina* où nous lui avons fait un petit pont d'or. Tout de suite, il m'a mis à l'aise « vous savez, monsieur Brousel, je ne prends rien et jamais je ne prendrai rien pour gagner. Je veux essayer de démontrer qu'avec un peu de talent au départ, beaucoup de sérieux et un travail acharné avec des gens compétents, on peut faire un champion et remporter de belles victoires… » .

« Je lui ai dit qu'il avait raison et qu'à *Marina* on était très clair sur le sujet. J'avais moi-même la réputation d'être un entraineur et un éducateur rigoureux qui ne pinaille pas avec l'éthique et la santé des gars. C'est mon père, Ange Brousel qui m'a appris ces principes. C'était un sacré éducateur mon daron, vous pouvez me croire. C'est pour cela que Florent a signé chez nous. Je me disais qu'il s'intègrerait et que, le moment venu, il comprendrait qu'on ne peut plus, aujourd'hui, être un crack sans préparation spéciale, compte tenu de la concurrence mondiale autrement plus forte qu'il y a trente ou quarante ans. Comment voulez-vous faire des étapes de montagne, sur le Tour de France, à près de 40 de moyenne sans rien prendre ! Comment peut-on imaginer gagner Paris-Roubaix avec des dizaines de kilomètres de pavés pourris et des conditions de course terribles, à des 42 ou 43 de moyenne en ne buvant que de la Badoit ! Il faut être honnête. Ce n'est pas humainement possible, alors que tous les autres, sans aucune exception, font des cures d'EPO ou d'hormones de croissance et souvent les deux ensemble ! En début de saison, j'ai attendu les premières courses de Florent sans impatience en pensant qu'il comprendrait vite. Mais, l'animal, il m'a bluffé. 5ème au prix d'ouverture à Cannes, en lâchant le peloton à 5 kilomètres de l'arrivée, 3ème de deux étapes de l'Etoile de Bessèges dont une dans un sprint massif pour la gagne, encore 5ème du Tour du Haut Var avec quasiment tous les gros bras du peloton. Il a monté ce jour-là, le dernier petit col, plus vite que tout le monde et il est venu mourir à 25secondes des quatre échappés. Je n'en revenais pas ! Il m'a dit à l'arrivée

« Monsieur Brousel, vous voyez qu'on peut y parvenir. Je suis en pleine forme, en confiance, bien entrainé, bien dans la tête ! ».

À vingt-deux ans, putain ce talent, le gamin ! Dans Paris-Nice ça a été plus difficile. Sa réputation de mec propre commençait à être connue. Il y a eu pas mal d'arrangements entre ténors pour le remettre à sa place. Eh bien, tout en faisant l'équipier de Richard Virenque, notre leader, il a trouvé le moyen de

terminer 10ème et notamment 3ème du contre-la-montre, à plus de 49 de moyenne, sur un parcours vallonné ! C'était formidable et il commençait à m'épater sérieusement. Je me disais qu'il avait peut-être raison et, de toute façon, sa détermination, sa rigueur et son honnêteté m'impressionnaient. Au sein de l'équipe, les autres l'ont regardé progressivement de travers, l'ont critiqué, l'ont mis à l'écart. Les coureurs, les soigneurs, le médecin. Ils s'en méfiaient. Ils disaient qu'il crachait dans la soupe, qu'il gâchait le métier, qu'il devenait dangereux… mais ça n'allait pas plus loin. Je le protégeais. Sa mère me téléphonait souvent pour savoir comment ça se passait. Elle était fière de lui. Elle disait que c'était un fils merveilleux, attentif et tendre, qu'il avait beaucoup d'ambition, qu'il voulait faire honneur à ses parents et à son frère en étant un sportif exemplaire.

— C'était un garçon formidable, dites. Mais il a dû se faire énormément d'ennemis en se comportant si bien ?

— Il s'est fait énormément d'ennemis, vous avez raison. La pression montait contre lui au sein de l'équipe parce qu'il refusait toujours de prendre de l'EPO, malgré les recommandations du médecin. Monsieur Ibanez, le patron de *Marina*, m'a appelé un jour pour me dire que Florent devenait pénible, en foutant en l'air l'ambiance au sein du groupe et en refusant, au fond, de gagner de grandes courses, ce qui spoliait son employeur, d'une certaine manière. Dans les classiques de printemps, il n'avait pas fait grand-chose comme résultat. Il était un peu fatigué. Mais, tout de même, en avril, 7ème de Liège-Bastogne-Liège, un monument du cyclisme, après une neuvième place à la Flèche Wallonne en haut du mur de Huy, c'était formidable pour un coureur propre ! Le président dit alors que le médecin de *Marina* était persuadé qu'avec un programme normal d'EPO, comme tous ses petits camarades, Abel aurait gagné ces deux courses haut-la-main. Et la maison *Marina* en tirait comme conclusion que le coureur professionnel Florent ne lui donnait pas les satisfactions qu'il pouvait légitimement en attendre. Ibanez a appelé directement Abel et l'a mis sous tension en lui demandant d'obéir au médecin, qu'il était payé pour avoir les meilleures performances possibles sans faire l'objet de contrôles positifs et que le docteur Bestof était payé lui, et très bien aussi, pour que les contrôles anti-dopage soient toujours négatifs. Dans ces conditions, il n'y avait aucun risque et donc aucun état d'âme à avoir, et que ça suffisait comme ça !

— C'était le monde à l'envers, en fait. « Cul par-dessus tête » comme

l’écrivait Rabelais. Et le pauvre garçon devait n’y rien comprendre. Il était si jeune et si pur.

— Vous avez raison, il ne comprenait rien. Il était effondré par ce raisonnement vicié au départ, qui le dégoûtait, mais il ne céda pas. Il m'en avait longuement parlé. Je le comprenais, je le défendais mais sans me mettre moi-même en difficulté. Ibanez me donna l'ordre de ne pas sélectionner Florent pour le Tour de France malgré des résultats qui plaidaient pour lui. Il venait de faire un excellent Tour de Suisse montrant qu'il était, à la lutte, un excellent grimpeur et un bon championnat de France qu'il finit 6ème malgré toute notre équipe contre lui. Abel fut très malheureux de sa non-sélection, voire déprimé. Il voulut alors quitter le vélo, tout abandonner et tout raconter à la presse. J'ai réussi à l'en dissuader et lui promis de l'emmener en septembre au Tour d'Espagne. D'ici là, de l'eau aurait coulé sous les ponts !… Et puis, il y a eu toutes les affaires que vous savez sur le Tour de France. Tout ce qui s'est passé donnait encore plus raison à Abel Florent, mais l'isolait toujours un peu plus. J'ai mis ma démission en jeu pour l'incorporer dans l'équipe de la Vuelta. Ibanez a cédé malgré le véto de Virenque qui, décidément, est un sacré petit con, égoïste, faux-cul et tout !

— À ce point ?

— Ah oui, je vous le confirme, Richard Virenque est vraiment, sur le plan professionnel, un vrai petit con ! Une petite frappe !

— Bon, bon, je vous crois. Vous avez imposé Abel au tour d’Espagne. C’est ce qui a tout déclenché, vous pensez ?

— Je crois que oui. Et voilà le résultat ! Le gamin, mort à vingt-deux ans. Un petit gars merveilleux .C'est de ma faute, tout ça, c'est évident ! Je ne le sais que trop. Mais, je ne peux rien faire, je suis totalement coincé. Il faut que je joue le jeu, sinon ils me butteront pareil que lui ! J'ai la trouille, monsieur, vous comprenez ça ? La trouille, la pétoche ! Je ne dors plus. Mais vous, si vous pouvez faire éclater la vérité, foutre le bordel dans tout ce merdier et réhabiliter la mémoire du petit, putain, ça serait génial ! Voilà, je vous ai tout dit. Vous savez tout ce que je sais. Maintenant, il faut me laisser travailler, s'il vous plait !

Albert Duranton n’aima pas du tout que son interlocuteur, d’un coup, élevât le ton. Il le regarda avec sévérité.

— Non, monsieur Brousel, contrairement à ce que vous venez d’affirmer, je

ne sais pas tout ! Et il va falloir tout me dire ! C'est vrai que dans cette affaire, vous n'avez pas été très glorieux ! Je vous le confirme. Un éducateur comme vous, le fils d'Ange Brousel, un entraineur emblématique en Bretagne, vénéré des coureurs. Vous qui êtes venu dans le cyclisme professionnel grâce à Marc Braillon, le patron de RMO, sans grandes références, mais avec plein de bonnes et belles idées, vous vous devez de protéger les jeunes sportifs dont vous avez la charge, sans jeu de mot, bien sûr ! Et leur apprendre les bons principes, plutôt que d'en faire des drogués complètement dépendants et soumis au diktat d'un sponsor, comme des esclaves ! Quelle honte, monsieur Brousel, quelle honte d'avoir laissé faire et même d'y avoir puissamment participé !

— C'est vrai tout ça et j'ai honte, en effet. Mais, s'il vous plait, n'en rajoutez pas. Je suis assez malheureux comme cela, vous ne croyez pas ?

— Je me répète mais je pense que vous ne m'avez pas tout dit, monsieur Brousel, j'en suis convaincu !

Albert avait haussé le ton, malgré lui, pris par l'émotion et le besoin de savoir, de comprendre.

Brousel le regardait avec insistance, l'œil mauvais.

— Si si, je vous ai tout dit, vous savez tout, je le jure, monsieur… monsieur comment déjà ?

— Duranton, je me nomme Albert Duranton. Je pense que vous jurez à tort et à travers, monsieur Brousel ! Le ciel, un jour, va vous tomber sur le coin de la gueule si vous continuez à jurer comme ça et ça sera bien fait pour vous.

Albert commençait à bouillir, abasourdi et désespéré par toutes ces salades, toute cette saloperie.

— Vous avez dit tout à l'heure « il faut que je joue le jeu, sinon ils me butteront pareil que lui ». C'est qui, ils ?

— Tout ça va trop loin, monsieur Duranton. Ca suffit maintenant ! J'ai eu un moment de faiblesse tout à l'heure, je me suis confié à vous. Ca m'a fait du bien de vous parler. Je l'aimais le petit Abel, vous savez ! Et j'en crève aujourd'hui de tout ça. Mais maintenant, basta ! Je ne dirai rien de plus. Faites votre boulot. Cherchez ! Vous êtes journaliste après tout ! Moi, j'ai une équipe à faire marcher et sur ce Tour d'Espagne, les *Marina* ont intérêt à redorer leur blason ! Croyez-

moi, Duranton, j'ai du boulot ! Et ces deux saloperies de compteurs que je n'arrive pas à connecter, putain ça commence à me faire chier, tout ça !

*

Albert comprit qu'il ne tirerait plus rien du directeur sportif, d'une certaine manière requinqué, qui se mettait en colère pour cacher son désarroi et en terminer avec une discussion qui tournait mal pour lui.

Brousel regardait son interlocuteur droit dans les yeux, la tête haute. En fait, il n'avait pas d'autre choix que celui d'essayer de faire bonne figure.

Il manquait, en tous cas, au moins un maillon à toute cette histoire, c'est évident.

Mais, Duranton eut le sentiment d'avoir bien travaillé, d'avoir beaucoup progressé.

Il sortit en silence de la chambre numéro 12 et tomba à nouveau sur Miss Espagne, toujours bien affairée à ses plateaux de petit déjeuner.

De dos, elle était superbe, la mignonne ibère, la blouse jaune moulante faisant ressortir des hanches larges et un fessier charnu et rebondi, surplombant des jambes magnifiques, hyper bronzées et dont la peau mate donnait d'irrésistibles envies de caresses, de jouer à la bêbête qui monte, qui monte, qui monte…

Albert, émoustillé par ce délicieux spectacle, s'enhardit.

— Séniorita, il faudrait que je vous parle, *por favor*. Avez-vous un moment à me consacrer ? marmonna Albert, un peu en français, un peu en espagnol et les trois quart en « petit-nègre », comme on disait autrefois et qui ne serait plus tolérable aujourd'hui, pas politiquement correct du tout puisqu'aussi bien, tout le monde le sait, il n'y a désormais dans notre monde moderne plus de nègres !

La belle fixa Albert et lui sourit de toutes ses jolies dents.

— Oh non, pas le temps, travail, désolée…

Le merveilleux sourire Colgate de la miss et son regard éclatant incitèrent notre ami à insister un peu lourdement.

— J'ai bien compris mademoiselle, mais à midi, tout à l'heure, déjeuner avec moi… il faut que je vous parle, sécurité française, c'est important… secret… chut…

… Toujours, bien sûr, en baragouin, baragouiné toutefois avec soin pour que la jeune ibère – dont il espérait bien qu'elle n'était ni bara ni surtout gouine ! – comprenne bien tout comme il faut.

*

La beauté brune, en réalité, comprenait assez bien notre langue et quelques autres aussi, mais faisait, la plupart du temps, semblant de ne rien entraver à ce qu'on lui disait, pour avoir la paix, en particulier avec les messieurs de tous âges, très nombreux, qui essayaient de la séduire, parce que, au fond, c'est assez naturel avec une fille aussi magnifique, aussi séduisante, aussi bandante…

Elle fixait Albert, hésita quelques longues secondes puis enfin se décida.

— D'accord, monsieur, je comprends, à midi, manger avec vous. Sécurité française. Oui, je veux bien.

Elle répondit cela de sa jolie voix, très lentement, en continuant de regarder Albert avec insistance et l'œil qui frise un peu, peut-être comme légèrement coquin.

C'est en tous cas, le sentiment qu'il eût, le commissaire, ce qui lui fit un effet immédiat assez prononcé au niveau de l'estomac et même, disons-le tout net, là entre nous, un effet plutôt vif au niveau des intimités pour parler pudiquement, au niveau des roustons, quoi, pour parler normalement, comme vous et moi !

Il est vrai que l'Albert joli, le commissaire préféré de ces dames, avait toujours été assez sensible au point de vue roustons.

Palma de Majorque
Restaurant *Los Burnos.*

14 septembre 1998 – 12h30

Albert avait donné rendez-vous pour midi et demi à la belle jeune femme, dans un petit restaurant de tapas qu'il avait repéré en venant, au fond d'une jolie allée et dont le nom, *Los Burnos*, l'avait fait marrer.

Repas sympathique mais animé, compte tenu des problèmes linguistiques, surtout du côté d'Albert. Ce dernier, les yeux plongés alternativement dans ceux, noirs, profonds, magnifiques, de la belle séniorita et dans son superbe décolleté, découvrant la naissance d'une très jolie et très conséquente paire de seins, se disait qu'il aimerait bien étudier avec elle d'autres questions de langue, tout en l'interrogeant consciencieusement pour savoir si elle avait vu des choses particulières et notamment circuler dans l'hôtel, depuis hier, des hommes avec des allures qui n'avaient rien à voir avec le cyclisme, habillés par exemple en costumes trois pièces, du genre flic ou gangster, ce qui parfois se ressemblait un peu.

Il obtint pas mal d'informations, en particulier sur l'arrivée à *Désidéra*, hier soir, d'un type blond, d'une cinquantaine d'années, en costard sombre et cravate et ne se séparant jamais d'un gros attaché-case qu'il avait refusé de mettre au coffre de l'hôtel malgré l'insistance du patron.

Miss Espagne se rappela précisément cet individu parce qu'elle avait remarqué que, sous sa veste, il avait une arme dans un holster, comme un policier. Elle avait vu cela par hasard, la porte du type étant restée à demi ouverte lorsqu'elle débarrassait la piaule voisine. Le mec était au téléphone et parlait une langue qui parut d'emblée être à la jeune femme du français mais un français parlé « autrement ». Belge ? Suisse ? Canadien ?… « Parler bizarre, un peu comme de l'Allemand » dit-elle tout doucement… Ah bon, du français parlé comme de l'Allemand… peut-être un Suisse se dit Duranton, sûrement même un Suisse.

Il remercia Dolorès – et oui, Dolorès Pellos, c'était son nom à la belle petite – et lui donna rendez-vous pour le soir même à la sortie de son boulot afin d'assurer sa protection.

Je vous raccompagnerais chez vous, lui dit-il « en tout bien tout honneur », en mettant sa main sur le cœur… mais elle ne comprit qu'à moitié cette notion qu'Albert avait utilisée en espérant*, in petto*, qu'il lui ferait volontiers du bien et même qu'il lui ferait honneur, comme on dit d'un bon repas.

La demoiselle n'avait pas l'air insensible au charme de notre chevaleresque Albert, qu'elle trouvait fort bel homme avec sa belle gueule de baroudeur et sa carrure d'athlète mais aussi poli, prévenant, délicat, très vivant et un peu mystérieux. Ca lui mettait du piment dans sa vie, elle si sage et si solitaire depuis qu'elle était venue de sa campagne s'installer à Palma de Majorque, comme femme de chambre pour commencer. Il fallait bien gagner sa vie, même si le métier ne lui plaisait qu'à moitié. Le regard des hommes sur elle, dans un hôtel, ce n'était pas désagréable au début mais elle comprit vite qu'elle devait mettre une certaine distance avec tous ces types qui auraient été prêts à la payer pour une séance de jambes en l'air avec elle. Dans un hôtel, vous comprenez ! Alors, au fil du temps, elle devint plus lointaine, sur son quant-à-soi, ce qui lui facilitait sérieusement les choses !

Et il lui fallut l'arrivée de ce beau Français brun au regard vif, un peu trop séducteur, certes, mais tellement gentil, tellement drôle avec son espagnol « petit-nègre », avec ses bons yeux verts rieurs et charmeurs et son sourire protecteur. Elle commençait sérieusement à le trouver à son goût, le Duranton ! Elle avait grand besoin d'amour et de tendresse, depuis le temps, cette superbe enfant brune.

Elle n'allait pas être déçue !

*

Albert savait désormais qu'il y avait dans l'hôtel au moins un type louche, armé, parlant un français bizarre, probablement un Suisse, et dont il connaissait le numéro de la piaule.

L'objectif de l'après-midi était donc de savoir qui était ce mec et s'il avait un

rapport quelconque avec l'affaire Florent.

Il avait convenu d'un dispositif avec Dolorès.

Elle devait l'avertir discrètement lorsque le Suisse – Albert avait opté définitivement pour un helvète – quitterait sa chambre, la piaule numéro 17.

Lui, attendrait dans le hall, au milieu des autres journalistes, tranquille, mine de rien.

Elle devra se poster en haut de l'escalier, sortir un mouchoir et se moucher ostensiblement.

Ce serait le signe que la voie est libre.

Palma de Majorque

Lundi 18 septembre 1998

Hôtel *Estéban*. 15h30

Albert Duranton s'assit dans un petit fauteuil en face de la montée d'escalier, comme convenu avec la jolie Dolorès, en faisant semblant de lire *Le Marca*, le grand quotidien sportif espagnol, qui consacrait toute sa une et à peu près la moitié de ses pages à la Vuelta. La lecture devait en être passionnante, tout du moins pour ceux qui savent lire l'espagnol. Albert, lui, ne comprenait rien et se contentait de faire semblant de lire, bien consciencieusement, pour ne surtout pas se faire remarquer.

Toutefois, il gardait l'œil attentif, discrètement braqué sur le palier du premier étage. Au moins une heure passa ainsi, plutôt longuette. Il ne fallait surtout pas s'endormir ou se laisser distraire et manquer le signal de la séniorita Pellos ! C'était assez pénible comme situation, même si Duranton avait déjà vécu des heures plus difficiles.

Une blouse jaune apparut, enfin, à l'étage avec, à l'intérieur, une superbe créature bronzée aux cheveux noirs, dont la sculpturale découpe du corps, en haut de l'escalier, aurait filé le gourdin à un mourant, même homosexuel !

La sculpturale sortit de sa poche un mouchoir blanc et elle se moucha, fort, très fort. Elle y mettait du cœur, miss Espagne, pour satisfaire sénior Duranton ! Toute la petite troupe de journalistes et photographes leva la tronche en même temps et vit la belle ibère repliant son grand mouchoir et fixant ostensiblement notre héros, qui, visiblement, devenait aussi le sien.

Albert eut un peu peur que la connivence se remarquât tellement Dolorès faisait dans l'ostentation.

Alors, les yeux dans le vague, mine de rien, en hypocrite, il se leva d'un bond et fila vers le bar où il commanda, avec l'aide de la carte des boissons, posée bien en évidence, une *San Miguel sélecta spéciale*, dont le nom lui plut et qu'il trouva, ma foi, fort à son goût, onctueuse et légèrement amère, bref, très

chouette !

Sa mousse rapidement terminée, il se dirigea vers les toilettes et recommença son petit manège du matin, avec les bonnes clés, cette fois, tout de suite. Cric, crac… en deux coups les gros, il fut sur le palier du premier étage et alla directos à la piaule 17, sans croiser âme qui vive.

Il frappa plusieurs fois à la lourde, on ne sait jamais, que l'autre enflure suisse soit revenue dans l'intervalle.

Puis, Albert entra, grâce au passe prêté par Dolorès.

Une seule et unique chose attira immédiatement son regard : une mallette noire, style attaché-case mais grand modèle, posée sur le lit. C'est là-dedans qu'il fallait, vite fait bien fait, regarder. Il en avait la certitude.

Il avait besoin de deux minutes de calme et de concentration pour venir à bout des serrures à numéros.

Il s'assit sur le pieux, respira profondément deux ou trois fois, puis frotta vivement le bout de ses doigts sur son pantalon pour leur donner la sensibilité nécessaire à l'exercice de grande précision qu'il allait entamer.

Dans ces moments, il était vraiment admirable, complètement pris par sa tâche, entré en lui-même, comme coupé du monde. Un vrai professionnel, quoi !

Lui, le fic plutôt anar, le quasi marginal, c'était marrant de le voir comme ça. Au fond, comme Janus et peut-être comme tout le monde après tout, Albert avait deux faces !

Les serrures à numéros rendirent assez vite leur secret à un Duranton particulièrement performant.

Le contenu de la mallette interloqua son découvreur : des quantités énormes de liasses de 500 dollars, une liste de noms et un revolver de fabrication soviétique muni d'un gros silencieux en métal blanc. Les noms étaient suivis d'informations précises. Ils concernaient des coureurs cyclistes, des médecins d'équipes, des juges et des policiers espagnols, le président de la fédération de cyclisme de Madrid et ses collaborateurs… bref, tous les gens à contacter et à arroser avec les beaux dollars verts.

Putain, quelle piste d'un coup !

Quelle avancée dans l'enquête !

Que de biscuits pour la suite !

Albert ne réfléchit pas cinq secondes, il referma la mallette, il l'empoigna et sortit tranquillement, refermant bien la porte à clé avec le passe.

Il redescendit par le chemin désormais habituel, toujours aussi désert. Il posa son blouson en travers de la mallette, repassa devant le bar comme s'il venait des toilettes sans que personne ne remarquât rien et quitta l'hôtel, aux aguets mais heureux.

Palma de Majorque
Hôtel *Désidéra*

Lundi 14 septembre 1998 vers 16h30

Albert prit un taxi jusqu'à son hôtel, demanda à se faire conduire à la salle des coffres où il choisit le plus grand dans lequel, lorsque l'hôtelier qui l'avait accompagné fut parti, il déposa son précieux butin.

Il alla s'assoir dans le petit jardin pour déguster une *Ambar* Export brune que l'homme du bar lui recommanda. Il savoura sa bière très lentement en réfléchissant aux évènements récents et en se disant qu'une brune, il essaiera d'en déguster une autre ce soir, s'il a de la chance et que tout se passe bien.

La découverte de la mallette, outre qu'elle mettait beaucoup de beurre dans les épinards – putain, les voyages merveilleux avec Lisdinia qu'il pourra financer et le vélo *Géliano* super léger qu'il pourra se faire construire par la remarquable maison Duret à Argens- sur-Sauldre, en Sologne, pas loin de l'hôtel où il aimait aller en week-end ! – et fournissait incognito un revolver de belle qualité, démontrait que le Suisse de la piaule 17 était complètement mouillé dans les affaires de dope et probablement dans l'affaire *Marina* et la mort du pauvre Abel Florent.

Albert eut une pensée émue pour la maman du jeune homme qui devait venir reconnaître aujourd'hui le corps de son fils à la morgue de Palma. La presse en avait parlé ce matin. Elle ne pourrait même pas, madame Florent, rapatrier le corps de son petit pour aller l'enterrer dignement dans l'Ain, dans sa Dombes natale, à Saint-André-de- Corcy, là où il est né. Il était, ce corps sans vie, « sous main de justice », comme on dit dans les bouquins de droit, et pour plusieurs jours encore ! Mon Dieu, quelle misère !

Il se promit d'aller à Saint-André après que tout ça sera terminé, pour aller saluer madame Florent et sa famille. Il ira avec Lisdinia. Il fera manger à sa rajput adorée les grenouilles à la bressane – beurre, ail et persil – aux Echets, chez Jacky Marguin. C'est sur la route qui va de Lyon à Saint-André-de-Corcy. C'est un sacré cuistot, le père Marguin et grand connaisseur de pinard. S'ils ont

de la chance, le Jacky les fera descendre dans sa cave pour leur faire goûter deux ou trois découvertes récentes, des Bourgognes jeunes, sûrement extraordinairement fruités. Albert en avait, malgré la situation, l'eau à la bouche, rien que d'évoquer la scène. Et puis, faire déguster des petits batraciens à sa belle Lisdinia, des grenouilles à la fine et tendre cuisse, accompagnées d'un Saint-Véran bien frais et charnu, putain, quel joli projet !

En attendant, il y aura ce soir d'autres belles et tendres cuisses à s'occuper !

Chaque chose en son temps.

La goûteuse mousse brune terminée, il s'agissait d'aller récupérer discrètement Dolorès à la sortie de son boulot vers 18 h 30, de lui raconter le résultat de ses activités – surtout ne pas, bien sûr, parler de la mallette magique, il faut faire confiance mais pas au-delà du raisonnable ! – lui rendre son passe, l'inviter à dîner dans un petit restaurant sympathique, la mettre en joie avec quelques verres d'un bon Rioja et quelques plats épicés, la faire rire avec quelques pitreries, la faire rêver avec quelques anecdotes de voyages, la rendre heureuse… et la raccompagner chez elle, pour la protéger des malfaisants et des gangsters qui salissent le sport cycliste et tout le reste avec !

Palma de Majorque

Lundi 14 septembre 1998

Restaurant El Péssodor vers 19 heures

Puis 7bis allée de Los Moulos vers 21 heures

Le programme d'Albert fut respecté à la lettre.

Le repas s'avéra délicieux et bien arrosé et la belle Dolorès rit tout au long de bon cœur, épanouie, ses beaux yeux noirs souvent dans ceux d'Albert, attendri par tant de jeunesse et d'innocence et, il faut admettre, émoustillé sévère par les lèvres charnues de miss Espagne, qui appelaient *illico* le baiser et sa somptueuse paire de seins qui appelaient irrémédiablement la caresse.

Dolorès, fine mouche, qui voyait comme elle plaisait à son chevalier servant, ne fit rien pour le décourager, bien au contraire.

Dans de telles conditions, monter avec elle dans son petit studio fut naturel. La suite aussi. Dolorès avait, depuis longtemps, manqué de tendresse, cruellement, il n'y avait aucun doute. Duranton put à loisir déployer tous ses talents avec, à la fois, beaucoup de délicatesse et, si l'on peut dire, un gros bagage technique. Tout son savoir y passa, par tous les bouts, sous tous les angles, grands et petits braquets, sprints en haute montagne, contre la montre, changements de vitesse, danseuse et tout le toutim… à plusieurs reprises, plusieurs étapes sans discontinuer.

La jeune ibère était douée, très douée même, pour le déduit et Albert, un peu surpris mais enchanté, s'en rendit très vite compte. Elle reçut beaucoup de son amant, énormément même. Duranton était dans une forme éblouissante, que la beauté de sa partenaire nue exaltait. La jeune femme était aux anges, faisant connaitre son bonheur par des petits cris de jouissance qui accroissaient encore le désir de son amant. Elle s'évertua, à maintes reprises, à beaucoup lui donner en échange, avec parfois un peu de maladresse mais tellement de bonne volonté qu'il en était ému aux larmes.

Ce fut, au total, une explosion de plaisir et d'amour, de baisers chauds et de folles caresses.

Albert – ah le sombre traitre ! – ne pensa à Lisdinia qu'au petit matin, lorsqu'il quitta le lit chaud de la petite, lui déposant, alors qu'elle dormait encore, un tendre baiser sur la joue en lui disant tout bas « sois heureuse, tu le mérites, jolie Dolorès », qu'elle n'entendit pas, encore enfouie dans ses rêves.

Entre Palma de Majorque et Andorre

Mardi 15 septembre 1998

Albert Duranton fila à son hôtel récupérer ses affaires et la fameuse mallette noire, qu'il fourra dans son grand sac de voyage en dessus de ses vêtements de rechange. Il devait prendre le bateau avec les autres journalistes, pour rejoindre le départ de l'étape du jour de la Vuelta.

Le vent était violent et le ciel très chargé.

La traversée, que les instances locales avaient voulu annuler à cause du danger, fut particulièrement pénible, le bateau se faisant, à chaque seconde, chahuter dans tous les sens et se laissant, par la force des éléments, manipuler comme une chiffe-molle !

Albert, un peu malmené, le cœur au bord des lèvres, pensa que ce bateau était, comme le cyclisme professionnel, balloté, confronté au gros temps et donnait une très grosse envie de gerber !

La traversée lui donna, certes un peu dans la douleur, le temps de réfléchir.

Il se donna deux à trois jours pour coincer le Suisse et le faire parler. L'autre avait dû être mortifié par le vol de son pognon, de son flingue et, surtout peut-être, de la liste des mecs qu'il devait soudoyer. Il devait être fou furieux et très inquiet de l'attitude qu'aura son patron quand il saura, ce qui était excellent pour le mettre en position de faiblesse ou d'énervement.

Il fallait lui laisser le temps de refaire le plein de carbure, le suivre, le pister et le serrer. Sacré programme !

L'étape du Tour d'Espagne se déroula normalement, assez tranquille. Albert la suivit dans la bagnole de deux journalistes du *Progrès de Lyon*, dont il connaissait assez bien l'un d'eux, Julien Delmotte, depuis la fac de droit dans la capitale des Gaules. Mais Delmotte ne connaissait pas le passé de flic d'Albert, il ne le connaissait qu'à travers ses polars.

— Je suis là pour écrire un nouveau bouquin, me documenter sur le monde du cyclisme professionnel. Et puis avec l'affaire Florent j'ai une trame toute tracée, tu comprends ?

— Pas con, Albert, pas con du tout ! Ca risque de faire un bon bouquin. J'aime bien tes polars, tu sais ! Je les achète systématiquement.

— À la bonne heure, Julien, ça me fait plaisir !

Ils parlèrent d'Abel Florent, de la région lyonnaise, de la Dombes, de Saint-André-de-Corcy, de Jacky Marguin, de Paul Bocuse, des grenouilles, du beaujolais et de bien d'autres choses… de la politique lyonnaise pourrie depuis l'affaire Millon, ce pauvre salaud de collabo du Front National. Le maire de Belley, dans l'Ain, qui s'était maqué avec les fachos, pour devenir Président de Région, quelle honte ! Mais des gens se battaient localement pour continuer à dénoncer cette saloperie, sans désemparer.

Le gros Raymond, le condé de Lyon, avait courageusement désavoué Millon, son ex lieutenant et ça avait déclenché un sacré pataquès au sein de la bonne bourgeoisie d'entre Saône et Rhône ! Duranton, qui était assez clairement de gauche, n'aimait pas trop Big Raymond, mais, sur ce coup, il avait sacrément assuré Babar !

Delmotte lui expliqua ses difficultés pour faire correctement son boulot de journaliste au *Progrès*, journal bien-pensant de centre-droit, très barriste, mais ne voulant pas se couper d'une partie de ses lecteurs. Taper, comme il le méritait, sur cet empaffé de Millon, franchement, ça n'était pas trop de mise dans la région et Delmotte en souffrait, comme plusieurs de ses confrères.

— Barre toi, Juju, et sans jeux de mots ! Quitte ce canard à la con qui n'ose pas prendre parti contre ces fumiers de lepénistes. Fais jouer la clause de conscience, merde !

— Albert, d'accord, c'est pas l'envie qui me manque, tu te doutes, bon Dieu, tu me connais ! Mais quoi ! Je vais laisser ma place à un mec complètement inféodé, qui fermera sa gueule, bien pire que moi ! Non, je dois rester ! Je suis passé dans l'équipe des sports pour prendre un peu de recul. J'ai toujours aimé le sport et le vélo en particulier. J'étais un bon coureur cycliste amateur autrefois, dans ma folle jeunesse, tu te rappelles ? Mon plus beau truc, c'est troisième d'un

grand prix du boudin à Manziat, remporté par le local Bernard Croyet, qui fera une bonne carrière de pro par la suite. Tu te rends compte ? Non, si tu n'as pas couru dans le département de l'Ain, tu ne peux pas te rendre compte, Albert !

— Tu ne prenais pas de saloperies, au moins, dis Juju ? Parce que pour faire troisième du prix du boudin, il fallait peut-être se bourrer un peu la gueule, je suppose ?

— Eh bien non, tu n'y es pas du tout ! Tout au beaujolpif, mon pote… et ça carburait méchant, crois-moi ! C'est pas comme les mectons d'aujourd'hui ! À seize ou dix-sept ans, ils se piquousent avant les courses, avec des produits hyper dangereux. Et les clubs laissent faire voire favorisent tout ce turbin ! C'est de l'assassinat ! De mon temps, dans le pire des cas, les mecs bouffaient deux ou trois comprimés de *Maxiton* ou buvaient des ampoules de reconstituant un peu costaud. Du *Sargénor* ou des trucs comme ça. C'est tout ! Les pros prenaient des amphétamines mais les jeunes n'y touchaient pas. Ils avaient la trouille. Aujourd'hui c'est épouvantable !

— Mais, merde, Juju, tout ça, vous le savez tous, vous les journalistes qui suivez les grands courses ! Vous avez laissé faire ! Pourquoi ? Vous êtes aussi responsables de ce qui est arrivé !

Albert, emporté par la passion, éleva la voix.

— Ca n'est pas si simple, Albert. On a tous fait semblant de croire que le phénomène était limité, que ça se calmerait, que les instances feraient quelque chose pendant qu'il était temps. Et puis, ça a empiré et on s'est plus ou moins habitué, d'autant que le public est content de voir les coureurs marcher comme des dingues, monter les côtes à plus de 40 à l'heure et pousser des braquets de mammouth dans les sprints ! Qu'est-ce que tu veux que je te dise, Albert ? Oui, on est tous un peu coupables et la mort du gamin Florent est effroyable.

— Tu crois qu'il est mort d'une surdose de saloperies ? Tu penses qu'il en prenait, comme les autres ?

— Surement une surtension coronarienne due à l'EPO qui a entrainé une crise cardiaque.

— Il disait qu'il ne prenait rien, tu le sais, Julien, merde ?

— Ouais d'accord Albert mais on n'a jamais vérifié. Entre ce qu'il disait et la

vérité, tu sais, il y a peut-être un grand pas. Il avait tout de même de sacrés résultats, le môme ! Et le père Brousel, il les charge tous les mecs de son écurie, tous et depuis longtemps, en plein accord avec les sponsors et avec Richard Virenque ! Sinon, tu crois qu'il l'aurait aligné sur le Tour d'Espagne, le petit Abel, s'il refusait de se charger la gueule ? Avec Virenque, le parrain, pour surveiller tout le trafic et tout ce qui s'est passé ! Non, Albert, il n'y a malheureusement aucun doute, absolument aucun.

— Tu vois, Julien. Apprendre tout ça me désespère. Je peux te le dire. Ca m'emmerde.

Delmote regarda son pote avec sympathie mais aussi peut-être une certaine condescendance.

*

Albert Duranton se dit que la mémoire du gamin risquait d'être salie jusqu'à la fin des temps. Si un type comme Delmotte pensait ça, tous les autres en feraient autant. Juju, en effet, avait toujours été un bon journaliste, plus honnête et courageux que la moyenne.

Il fallait dons agir vite et fort, tout foutre en l'air, tout faire sauter pour détruire le système désormais complètement pourri.

La méthode « pétage de gueule », « foutage de grosse merde », « attention chaud devant ! », « destruction massive », bien radicale, sans fioritures, sans nuances, sans circonvolutions d'aucune sorte !

La bonne vieille méthode des familles, à l'ancienne…

Celle qui réveille les consciences, par sa violence même, son côté totalement primaire…

La seule qui fout la trouille aux connards et aux veules…

La seule façon de procéder qui vaille dans les cas d'urgence !

L’unique façon de faire pour éviter tout retour en arrière !

Sa résolution fut prise à ce moment précis, à Albert !

Une résolution sans faille, une résolution désormais inexpugnable !

Laboratoire Malcher à Zurich

Mardi 15 septembre 1998 vers 11 heures

— Entrez Ralph, entrez mon vieux et expliquez-moi. Ma secrétaire me dit que c'est urgent. Vous devriez être en Espagne, sur la Vuelta, comme je vous en ai donné l'ordre. Qu'est-ce que vous foutez, bon Dieu ?

Et Ralph Burtin, l'air contrit, la tête basse, raconta au Président Grossroust ses déboires à Palma de Majorque, la perte de la mallette « surement un coup de ces enfoirés d'Ukrainiens qui, décidément, n'ont peur de rien ! ».

Il ne parla que de l'argent et de son revolver. Il ne dit rien s'agissant de la liste des noms de personnalités à soudoyer pour acheter leur silence. En l'avouant il aurait risqué sa vie. Il le savait. Le Président admettait une connerie ou deux, des bêtises subalternes, des vétilles – par sa longue expérience il connaissait bien les faiblesses humaines – mais n'aurait pas accepté la faute professionnelle grave, celle qui met tout le dispositif en danger.

Surtout que le document volé portait l'en-tête du laboratoire avec l'adresse de Zurich, le téléphone et tout le bataclan. Si le Président savait ça, il ferait buter Burtin, là, séance tenante, dans son grand et beau bureau. Il y aurait assurément du sang sur la moquette !

— Putain, Ralph, vous vous êtes fait avoir par ces timbrés d'Ukrainiens comme un gamin ! Mais le pognon, ça n'est pas bien grave. On en a beaucoup, on en a « à se cacher derrière », comme on dit chez moi. Pour votre flingue non plus ce n'est pas une catastrophe, après tout. Il n'est répertorié nulle part, je suppose. Je retiendrais une partie de tout ça sur votre salaire, bien évidemment. Pas pour la somme, même si elle n'est pas négligeable, mais pour le principe, mon cher Ralph. Les principes, c'est très important dans la vie ! Sans principes, il n'y a plus rien ! Alors soyez vigilant, désormais, mon petit vieux. Attention, il ne faudrait pas que ça se reproduise trop souvent. Je vous aime bien, Burtin, vous le savez, et depuis longtemps, mais n'en profitez pas trop ! Ne tirez pas sur la corde, sinon, je vous le dis bien posément, Ralph, elle finira par casser, la corde ! Compris ! Allez, on n'en parle plus ! Je ne dirai rien aux autres. Je les

attends d'ailleurs pour une petite conférence au sommet. J'ai deux ou trois petites choses à leur dire. Vous pouvez rester, si vous voulez.

Et le Président Grossroust fit entrer ses trois collaborateurs les plus proches, qui attendaient sagement dans le salon d'à côté que le patron daigne les recevoir : le directeur financier, un ancien ministre des finances de la Fédération Helvétique, très compétent et surtout étant « cul et chemise » avec plein de gens importants dans tous les milieux financiers en Suisse et de par le vaste monde; le directeur administratif, un ancien haut magistrat helvète, spécialisé dans la grande délinquance et recevant chez lui, régulièrement, la fine fleur du gangstérisme européen ; le directeur de la sureté, un ancien flic de haut vol, patron en son temps de la police de Genève, un des meilleurs limiers de Suisse, copain avec tous les grands flics d'Europe.

Une sacrée équipe, soudée comme les doigts de la main, très grassement payée et dont le plaisir était de se retrouver le dimanche matin pour une sortie à vélo – mais attention sans dope, sans saloperie, sans rien ! – pour se tirer la bourre amicalement, sur de superbes machines ultra légères, munies de tous les équipements les plus modernes et dont le prix avoisinait celui d'une voiture de luxe ! C'est quand même un sacré beau sport, le vélo, le dimanche aux aurores, entre gens propres et sains, entre gens de bonne compagnie, quoi !

— Asseyez-vous, messieurs. Notre ami Burtin est revenu du Tour d'Espagne pour me raconter ses premières impressions. Il repart dès cet après-midi. Tout se présente bien, soyez rassurés. Je vais profiter de l'occasion pour vous dire un peu où nous en sommes sur notre marché « aide médicale au sport » et sur nos projets à court terme.

« Le contexte général, c'est qu'on va aller encore plus vite et plus loin et, par voie de conséquence, bien sûr, les sportifs aussi. Et que tout ça va se faire dans le secret le plus absolu.

« Par exemple, pour masquer les prises d’EPO lors des contrôles, notre laboratoire recommande l'Interleukine que nous fabriquons ici sous le nom de *Pavupapry.* Pour cacher les hormones de croissance, nous prescrivons l'IGF1 qui est à notre catalogue maison, depuis fort longtemps, sous le nom de *Mascaron*.

« La recherche progresse tous les jours, messieurs. J'ai parlé dernièrement

avec le patron de notre équipe de chercheurs, le professeur Emprosmann pour faire le dernier point de nos travaux. Il a lancé sur quelques coureurs une expérimentation de perfluocarbone dits PFC. Ca ne s'est pas bien passé pour le Suisse Mauro Gianetti, qui a dû être hospitalisé au mois de mai et a failli en crever, le con ! Mais il y a d'autres molécules sur lesquelles il travaille, Emprosmann. Le grand avenir c'est l'utilisation détournée de vrais médicaments. C'est un truc génial parce que nous on a le droit et même le devoir de les fabriquer, les médicaments, puisque c'est notre métier. L'EPO, c'est déjà ce principe. L'insuline, que le corps humain produit naturellement à petites doses pour la digestion et qui est un médicament célèbre pour les diabétiques, ça marche très bien pour certains sportifs, notamment les cyclistes. S'ils deviennent ensuite diabétiques à mort, les malheureux, par la suite, c'est leur problème. Ils sont bien contents de nous trouver pour gagner de belles courses et du pognon. Ils n'ont qu'à réfléchir de temps en temps ces demeurés de coureurs cyclistes, ça les reposera !

La voie d'avenir, c'est celle-là. Emprosmann essaie de voir ce que donne l'utilisation massive de gamma hydroxyburitate, le GHB, qui multiplie le taux d'hormone et possède des effets désinhibants. En boxe, par exemple, ou en formule1 ou en rallyes automobiles pour enlever tout effet d'angoisse. On appellera ce produit, si tout se poursuit normalement, le *Merveillex*.

« Messieurs, croyez-moi et je vais réunir prochainement nos actionnaires principaux pour le leur dire, nous avons encore de beaux jours devant nous, même si les mecs du Central Office des Narcotiques et Autres Répression Des Stupéfiants commence à se pencher sur le sujet, Ils sont nuls, ces gens et mal outillés. Il suffit de voir leur sigle : CONARDS ! Tout un programme ! Le leur ! Il suffit que nous ayons toujours un coup d'avance sur eux, c'est pas bien compliqué !

« Pour l'instant, nous, à Zurich, on possède au moins deux coups d'avance ! Alors, vous le voyez, tout baigne et il ne faut surtout pas se laisser démoraliser par l'histoire *Marina* et la mort de ce petit enfoiré de Florent. Je vais vous dire, messieurs, mais attention c'est top-secret – le Président Grossroust prit alors un air grave et menaçant – nous avons un truc encore plus étonnant dans nos cartons et que nous sommes en train d'expérimenter confidentiellement sur une dizaine de coureurs: le *Rétronul*, ça s'appelle pour le moment. C'est un produit très sophistiqué et assez dangereux pour la santé qui permet d'annuler, chez un

coureur, les effets de produits dopants pris depuis au moins 15 jours. Personne n'a encore pensé à ça ! Il ne suffit plus d'aider les cyclistes alimentés par notre réseau à être encore plus performants afin qu'ils soient de bons et fidèles clients. Il faut aussi affaiblir leurs adversaires, ceux des réseaux concurrents et, en particulier, celui alimenté par les ruscofs qui ont organisé, fort bien d'ailleurs, le trafic de *Néorecormon* fabriqué à Mannheim. Il nous faut creuser l'écart ! Ca ne sera pas simple, bien sûr, puisqu'il nous faut d'abord entrer dans leur réseau et faire prendre du *Rétronul* aux coureurs adverses, avec la complicité des médecins que nous devons très grassement payer. Nous en rémunérons déjà trois et les résultats ne se sont pas fait attendre. Le rital Gotti, par exemple, sur le Tour d'Italie, qu'il avait gagné l'an dernier, a été inexistant cette année, totalement à la rue, insignifiant ! Autre exemple : les gars ont réussi à faire avaler un seul comprimé à Ullrich sur le Tour de France avant une étape des Alpes. On a vu le résultat. Plus de 9 minutes de retard sur Pantani et une cruelle défaite au final. Si on le peut, on va essayer de voir ce que ça donne sur Laurent Jalabert dans la dernière semaine de la Vuelta. Donc, c'est bien parti. Je ne vous dis pas les dégâts chez le cycliste, évidemment vous vous doutez ! Tous ces produits dangereux qui se mélangent dans l'organisme, avec des effets thérapeutiques inverses ! Redoutable le cocktail, explosif, je dirai même ! Ca fera de beaux morts à quarante piges, tout ça et ça fera par la même occasion de la place aux jeunes ! En attendant, nous ne devons pas culpabiliser le moins du monde parce qu'ils ne sont pas à plaindre les champions. Même si ça dure peu de temps, c'est la vie de star, la notoriété, l'argent, les jolies femmes et tout le toutim ! Grâce à nous, messieurs, je vous le dis bien haut, grâce à nous ! »

Les trois directeurs saluèrent respectueusement le Président – quel patron, putain ce mec, quelle autorité et quel talent ! – et sortirent sans dire un mot.

— Bien, voilà, ça c'est fait ! Mon cher Burtin, quant à vous, vous retournez *illico* sur le Tour d'Espagne, vous faites gaffe à pas vous refaire piquer une nouvelle mallette pleine d'oseille – sinon je pourrais croire que c'est vous qui les étouffez les dollars et je n'aimerai pas ça du tout, vous vous en doutez mon petit vieux ! – vous me remettez de l'ordre chez ces fumiers d'ukrainiens qui ont fait les cons avec Florent, vous m'arrosez tout le monde bien comme il faut et vous me tenez au courant, chaque soir, par un message sur mon portable. C'est un appareil spécial, Burtin, qui empêche toute écoute extérieure, pour moi et pour celui qui appelle. Un système révolutionnaire, hypersophistiqué et très cher mis au point par un ami, un ancien chercheur de chez Telekom qui est parti avec tous

les secrets et qui travaille sur des trucs dingues, réservés à une toute petite élite, à partir des satellites qui se baladent dans la stratosphère. Il me l'a branché hier, mon nouveau portable. Avec toutes ces écoutes illicites partout, on ne peut plus être tranquilles. On est entourés de gens malhonnêtes, mon bon ami, des malfaisants qui nous épient et violent notre vie privée ! C'est une véritable honte, tout ça au nom de la soi-disant démocratie ou de conneries de ce style ! C'est insupportable ! Je ne le supporte d'ailleurs pas, alors je me suis organisé en conséquence et, à tous les flics et les juges qui me surveillent, je fais un énorme bras d'honneur. Qu'ils aillent tous se faire foutre, ces pauvres minus ! Allez mon petit Ralph, allez et faites votre boulot ! Nous sommes tous derrière vous ! Que l'EPO soit avec vous !

— Merci monsieur le Président, merci beaucoup.

Burtin sortit du bureau en reculant.

Et le Président Grossroust se laissa tomber, totalement épuisé, dans son grand fauteuil de cuir noir.

Il enleva lentement ses *Vuarnet* fumées et écrasa furtivement une petite larme salée qui perlait au coin de chacun de ses yeux.

« Qu'est-ce qu'il ne faut pas faire pour gagner sa vie ! » dit-il tout bas « quelle humanité, quel merdier, toute cette saloperie ! Encore deux ou trois ans et je raccroche. Avec tout le blé que j'ai mis de côté aux iles Caïman, je vais être peinard jusqu'à la fin de mes jours et, enfin, avoir le temps de regarder le sport à la télé ! »

Cerler.
Hôtel *El Picarès*

Mercredi 16 septembre

Albert Duranton avait encore passé la journée avec ses potes du *Progrès de Lyon*, à suivre une étape de montagne entre Andorre et Cerler, une étape très intéressante d'ailleurs.

L'Espagnol Abraham Olano se défendait bec et ongles et était toujours en maillot amarillo ; Jimenez, le petit grimpeur patenté, son co-équipier, son copain, commençait à voir pousser ses dents et se serait bien vu en leader de rechange ; Escartin, le vieux combattant au visage buriné, était en embuscade, moins suceur de roues que d'habitude ; Jalabert, le champion de France, n'était pas trop mal, quoiqu'un peu en retrait, l'air totalement impavide ; Quant à Virenque, lui, il n'était pas très bien, encore plus en retrait, comme à l'accoutumée, l'œil aux aguets et ressemblant de plus en plus à sa marionnette des Guignols de Canal plus ! « Alors, on m'aurait menti, oh là, là ! »

L'affaire Abel Florent, pourtant si proche, paraissait bien loin désormais, entre les mains de la justice espagnole – à qui la justice française commençait à demander des comptes – et quasiment sortie du monde du sport. C'est dingue, la vitesse à laquelle vont les choses. Les médias font tourner les informations à une vitesse folle. Ca banalise tout. Ca met tout sur le même plan et surtout ça permet de passer l'essentiel sous silence. Et, sous le permanent déluge de nouvelles, les citoyens se croient correctement informés en regardant la télé, en écoutant la radio et en lisant – bien peu d'ailleurs – la presse.

Monde d'apparence, monde d'illusion, monde virtuel.

L'affaire Florent commençait à être noyée sous d'autres sujets qui étaient venus se superposer et qui, eux-mêmes, dès le lendemain ou le surlendemain, seraient recouverts par les *news* fraiches du jour.

*

Albert n'avait pas eu le moindre problème avec l'histoire de la mallette de Palma de Majorque. Personne ne l'avait vu enter dans la chambre du Suisse et personne ne l'avait vu sortir avec son butin. Seule la petite Dolorès savait pour la chambre mais Albert ne lui avait rien dit pour la mallette.

Quant à la victime, elle n'avait, évidemment, aucun intérêt à parler de quoi que ce soit à qui que ce soit.

Tout baignait donc dans l'huile.

Il avait regardé à nouveau avec grande attention le document avec la liste des noms, les sommes à verser, tout ! Et l'en-tête. Le laboratoire Malcher à Zurich, même origine que le mec à qui il avait engourdi les dollars. Il avait vite pigé le topo, l'Albert, vite compris le mécanisme global, sans toutefois appréhender les détails, bien sûr, les fignolages précis, les rouages adéquats.

Mais il avait compris le truc d'ensemble, le turbin général, oui, séance tenante ! C'est assez simple au fond : un laboratoire helvète le renommé établissement Malcher, qui, au départ, a pour métier de fabriquer des médicaments, s'est désormais tourné plein pot vers la fabrication et la diffusion de produits dopants. Ce laboratoire est gravement emmouscaillé – Albert ne sait pas encore vraiment ni comment ni pourquoi – par l'affaire Florent et dépêche sur la Vuelta un émissaire chargé d'arroser de pognon tous ceux susceptibles de jouer un rôle.

D'où la liste et les biftons.

Le pétard avec silencieux, c'est autre chose.

C'est en plus.

Et là, Duranton, fit un peu*, in petto*, des sciences sociales appliquées dont Lisdinia aurait dit que c'était de la sociologie de bazar, à l'américaine, de la science à deux balles !

À vous de voir.

Si le *missi dominici* porteur de mallette était ainsi pourvu d'un gros flingue, c'est qu'il ne devait pas toujours faire dans la dentelle, ce mec. Un gros instrument, c'est généralement pas fait pour du petit bricolage ! C'est donc que l'affaire dans laquelle on était s'annonçait comme une sale affaire, bien poisseuse, bien grave, dans laquelle il pouvait y avoir matière à s'entretuer.

On n'était donc pas dans de la petite bière mais dans un gros truc. Voilà la conclusion de cette brève et intense méditation.

Plutôt que d'inquiéter Albert, cette petite analyse sociologique de base le mit en joie, lui fit plaisir, le contenta, le réjouit. Il songea qu'il ne s'était pas déplacé pour rien et se délecta à l'avance de pouvoir foutre le bordel bien au-delà de l'affaire Florent, bien au-delà du vélo professionnel et peut-être même bien au-delà du sport. Il tirait sur un fil, depuis le début et ça venait doucement, ça continuait de venir à lui, qui dévidait petit à petit une drôle de pelote de laine !

Le danger, toujours, le rend meilleur, Albert, parce qu'il sait que si c'est dangereux c'est que ça a des chances d'être important et qu'il peut ainsi, modestement, dans le rôle qu'il s'est depuis bien longtemps attribué, être un peu utile, à sa manière, à sa façon et selon les formes qu'il décide lui-même, tout seul, comme un grand !

C'était son luxe, à Albert Duranton, de gratter là où ça démange. Mettre le doigt là où il y a du pus, là où ça fait mal et appuyer fort, très fort… pour bien faire ressortir toute la saloperie !

Le soir même, Albert décida d'aller fureter du côté de l'hôtel des *Marina* où il était désormais certain que c'est là que tout se passait.

Il quitta sa petite piaule d'un hôtel paumé dans la cambrousse ibérique dont l'adresse lui avait été indiquée, comme les autres, par Pépita dont l'aide avait été vraiment très précieuse.

Il marcha longtemps sous une pluie fine et tiède qui dégoulinait sur son chapeau enfoncée jusqu'aux oreilles. Son grand imperméable mastic cachait le gros flingue piqué au Suisse, bien calé dans sa ceinture. Il avait décidé de tout faire péter rapidement. Il sentait confusément qu'il fallait assez vite conclure.

Entrer dans l'antre des *Marina* fut un jeu d'enfant avec sa carte de presse et son

badge de journaliste accrédité sur le Tour d'Espagne. *Charlie Hebdo*, ça ne disait rien aux cerbères et autres flics qui étaient chargés du filtrage. Ils pensaient surement que c'était un journal spécialisé dans le sport, le vélo peut-être. Pour les plus initiés, Charlie ça pouvait évoquer Charly Mottet, le champion français, ancien n°1 mondial, vainqueur du Tour de Lombardie et du Grand Prix des Nations, aujourd'hui manager des équipes de France pour les championnats du monde.

Arrivé à la réception où il déclina son blase, Albert eut la surprise que le concierge lui dise, en français :

— J'ai quelque chose pour vous, senior Duranton, une lettre confidentielle.

— Pour moi, vous êtes sûr ? Répondit-il, dans son espagnol-charabia à peine audible.

— Monsieur Albert Duranton du journal *Charlie Hebdo*, c'est bien vous ? Puis-je voir votre accréditation, *por favor* ?

Albert montra le badge qu'il avait accroché au cou, comme tous les suiveurs des courses cyclistes.

Le concierge alla chercher une enveloppe dans un casier au-dessous du panneau où pendaient les clés des chambres et la remit à Albert, avec un geste lent et mesuré pour bien montrer la solennité de la chose et peut-être aussi montrer que toute peine mérite salaire. Un billet sorti de la sacoche de Duranton fit naitre un gentil sourire chez l'homme aux clés d'or. Albert se dit que c'était surement un excellent investissement et qu'il valait mieux, de toute façon, avoir ce genre de mec avec soi !

La lettre contenait un message de Renaud Brousel, le directeur sportif des *Marina*, qui lui donnait rendez-vous sur la place Favella, un endroit qu'il ne connaissait, bien sûr, pas, vers vingt heures.

«Monsieur Duranton, pouvez-vous me rejoindre directement place Favella, j'ai besoin de vous. J'ai peur. R.Brousel ».

Le concierge indiqua promptement à Albert Duranton l'emplacement du lieu du rendez-vous, pas très loin de l'hôtel.

Le commissaire décida d'aller d'abord casser la croûte dans le coin, en

attendant l'heure fatidique. Il s'installa à la terrasse d'un petit bistrot sympathique où il dina de tapas variées délicieuses et d'une bière *Ambar Export* – que décidément il appréciait fort – au milieu de clients animés et rieurs, parlant fort et s'apostrophant en commentant les résultats de l'étape du jour. Il y avait donc encore des gens à qui le vélo donnait de la joie. C'était bien, au fond, malgré tout !

Quelques minutes avant vingt heures, Albert gagna la place Favella, une petite arène ronde avec au milieu une fontaine moussue à tête de gargouille, de laquelle coulait un filet ininterrompu d'eau claire tombant dans un petit bassin.

Le spectacle et le bruit étaient rafraichissants pour un Albert toujours épris de sensations, même fugaces.

Il se glissa derrière un abri de bus et attendit, aux aguets.

Brousel ne tarda pas, l'air conspirateur craintif.

— Bonjour monsieur Duranton.

— Bonjour monsieur Brousel.

Les deux hommes se serrèrent la main chaleureusement.

— Je suis bien content de vous voir. Merci beaucoup d'être venu. J'étais sûr que vous viendriez à notre hôtel et certain de pouvoir compter sur vous. Je ne sais pas vraiment pourquoi mais j'en étais absolument certain. J'ai rendez-vous ici, dans un quart d'heure avec un type bizarre qui m'a contacté par téléphone. Un homme à l'accent trainant, un suisse je pense. Il a énormément insisté. Il veut me parler à tout prix, a-t-il dit et je n'aurai pas à me plaindre de sa proposition, a-t-il ajouté. J'ai demandé si c'était lié à l'affaire Florent. Il m'a dit que oui puis a raccroché. C'était vers 18 heures. On venait de monter les valises à l'hôtel et d'installer les coureurs.

Duranton écoutait, très concentré, son interlocuteur.

— Il n'y a rien de nouveau depuis notre entrevue ?

— Non, rien, c'est bien pourquoi je suis étonné…

— Bien, monsieur Brousel. Vous allez attendre ce type et voir ce qu'il vous veut. Je vais rester caché derrière l'abribus. Vous vous posterez juste devant à

quelques mètres, sous la lumière, que je puisse entendre et voir. Je vous protégerai, n'ayez crainte.

— Vous pensez que je suis en danger ?

— Je ne sais pas mais il faut essayer de vous détendre, je suis là et je suis armé. Allez vous poster sous la lumière s'il vous plait.

— D'accord monsieur Duranton.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

Brousel n'avait quand même pas l'air rassuré.

Albert, de sa cachette, entendait ses soupirs et il crut bien le voir trembler. Peut-être le froid, un peu humide, qui commençait à envahir la petite place, après cette journée de pluie. En altitude, le soir, il fait toujours un peu frisquet.

Le jour commençait à reculer, laissant s'installer petit à petit un peu de pénombre, comme dans les films d'avant la guerre, aux décors de Trauner.

Quatre ou cinq minutes passèrent sans que rien ne bougeât, ni personne. Un chat au pelage gris traversa la place et entra subrepticement dans une courette en sautant la grille avec grâce. Un couple enlacé marchant lentement, sans parler, s'embrassa longuement sous une porte cochère, avant de repartir, peut-être vers des jeux amoureux plus poussés. C'est toujours marrant d'imaginer ce que vont faire les gens que l'on voit passer dans la rue. Ces deux-là, sûrement, ne vont pas en rester au bouche à bouche. Il y a tellement à faire entre un homme et une femme qui se plaisent si l'on veut bien s'en donner la peine !

Albert était un peu parti dans cette pensée scabreuse qui le fit songer à la belle Dolorès, si tendre et si vive, aux lèvres douces, à la langue agile, aux seins drus et dont la partie la plus intime avait un goût à la fois suave et fort qu'il avait encore, très présent, dans la bouche. Proust avait ses petites madeleines. Duranton avait ses petites chattes. Chacun son truc !

L'homme qui s'approchait, une mallette à la main, était décidé, le pas assuré. C'était un mec costaud, large d'épaules, cheveux gris, l'air dégagé. Il était assez impressionnant et Brousel devait se demander à quelle sauce il allait être bouffé.

— Bonjour, Monsieur Brousel. Merci d'être à l'heure à mon rendez-vous.

L’homme tendit une main large comme un battoir de lavandière à Brousel qui salua, apeuré et surpris par la jovialité de son interlocuteur.

— Bonjour, monsieur. À qui ai-je l'honneur ?… articula le directeur sportif, tant bien que mal.

— Je m'appelle Burtin, Ralph Burtin et je ne vous veux que du bien. Je veux vous parler de l'affaire Florent. Ce jeune est mort d'une embolie, monsieur Brousel et il ne doit y avoir aucun doute là-dessus. Jusqu'à présent, personne n'a dit le contraire. C'est précisément pour que ça continue que je suis là.

Burtin avait l'accent trainant des gens de son pays, la Suisse, donnant un sentiment de lenteur et de mollesse mais la détermination se sentait dans sa manière, très ferme, de s'exprimer.

— Je représente une grande maison pharmaceutique de Zurich, voyez, je vous dis tout ! Vous êtes un acteur extrêmement important de cette affaire et votre témoignage vaut de l'or, c'est le cas de le dire. Donc, je vous apporte de l'or, ou plus exactement de l'argent, beaucoup d'argent pour le prix de votre discrétion… de votre silence, disons. Deux cent mille dollars, cher Monsieur, là tout de suite ! Je vous les donne. Vous les empochez pour vous seul, sans rien faire. Il vous suffit de confirmer la thèse officielle. Florent a trop pris de produits, sans contrôle médical, en dehors de l'équipe. Il en est mort. C'est tout ce que je vous demande, monsieur Brousel.

— Mais, je ne vous connais pas, monsieur. Tout cet argent… qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Je ne sais pas si je dois…

— Monsieur Brousel, s'il vous plait, j'ai beaucoup à faire. Tenez, prenez cette mallette. Florent est décédé. Il ne reviendra pas à la vie, de toute façon. On ne va pas se faire de cinéma. Tous les coureurs professionnels se chargent à mort, nous le savons pertinemment, vous et moi. Alors ?

Au moment où le directeur sportif s’apprêtait à répondre, deux types sortis de derrière une bagnole garée, se précipitèrent, flingues en pogne. Deux coups de feu, au bruit sec mais très assourdi qu'Albert reconnu comme sorti d'un silencieux, touchèrent Burtin de plein fouet, dans le dos. Il tomba au ralenti, la mallette à la main, en gueulant comme un veau avec son accent à couper à l’opinel « merde, à moi !… ». Il s'agenouilla avec difficulté puis s'écroula, face contre terre, raide mort.

Duranton, surpris mais très calme, sortit avec dextérité le pétard de son imper pour faire face aux deux tueurs qui venaient de flinguer le Suisse et, subodorant qu'ils allaient plomber idem Brousel, distribua la purée à tout va, avec détermination et précision. Les deux zigotos, touchés à mort, s'affalèrent comme deux cons, la gueule dans les flaques d'eau, le pétard fumant encore en pogne.

Brousel était pétrifié.

Albert lui prit le bras, lui donna la mallette et lui dit :

— Barrez-vous, monsieur Brousel, dare-dare ! Faites bon usage des dollars. Nous en reparlerons. Ca devra servir à éduquer de jeunes coureurs pour qu'ils restent propres. Vous n'avez rien vu. Rentrez à votre hôtel et vaquez à vos occupations habituelles. Je m'occupe de tout ! Je ne suis pas vraiment journaliste. Je suis commissaire de police. Allez filez !

Le directeur sportif de *Marina* ne demanda pas son reste et, après avoir regardé Duranton d'un air très étonné, sans dire un seul mot, décampa vite fait, bien fait, allongeant le pas sur la petite place restée miraculeusement déserte.

Albert rangea son flingue avec soin et récupéra les portefeuilles des deux macchabées qu'il glissa dans la grande poche intérieure de son Burburrys.

Puis il quitta la place Favella par une petite rue adjacente, à côté de la grille de fer forgé où le chat, tout à l'heure, avait fait un joli saut. Il rejoignit son hôtel, par les petites rues sombres, d'un pas tranquille, sans éveiller l'attention de personne. Les passants étaient pressés de rentrer chez eux, la fine pluie drue et tiède ayant recommencé sa ronde folle, créant de petits rus qui coulaient le long des trottoirs, en faisant un léger clapotis.

« Putain, quelle histoire ! » se dit Duranton, en s'allongeant sur son plumard. Je voulais tout faire péter. C'est bien parti !

Albert avait étalé les portefeuilles qu'il vida totalement de leur contenu, scrupuleusement, sans aucune impatience, en mettant bien à plat ses découvertes sur le lit.

Appartement d'Albert et Lisdinia
Boulevard richard Lenoir- Paris -11eme

Mercredi 16 septembre vers 21 heures

La journée avait été plutôt calme à l'agence des détectives *Spence et Marker*, mis à part quelques visites pour des enquêtes de routine à propos d'histoires de coucheries ou de recrutements. Franchement il n'y avait pas eu grand-chose de palpitant.

Lisdinia, l'assistante des deux détectives, avait ainsi pu rentrer tôt à l'appartement du boulevard Richard Lenoir, pas trop fatiguée, l'esprit tout à fait clair.

Elle avait beaucoup pensé à Albert, son bandit adoré qui n'avait pas donné de nouvelles depuis son départ pour l'Espagne. Elle suivait assidument les comptes rendus d'étapes de la Vuelta à la télévision et sur les radios et lisait abondamment l'*Equipe* chaque matin pour être super informée de l'actualité des courses cyclistes.

Nul doute qu'Albert, comme toujours, allait appeler un soir, en catastrophe, pour demander un coup de main, sans trop donner d'explications. Il faudra alors bien connaître le contexte pour être à la hauteur et Lisdinia y tenait énormément à être à la hauteur !

La belle rajput sortant de la douche, ses épais cheveux noirs défaits par le bonnet, moitié nue sous un peignoir d'où sortait, le coquin, un sein mutin, était assise en tailleur sur l'épaisse descente de lit, perdue dans ses « durantoniennes » pensées lorsque, comme dans les feuilletons policiers, le téléphone sonna … ou, plus exactement pour être à la page, le portable posé sur le canapé fit entendre sa petite musique de chambre… Evidemment c'était Albert, évidemment il s'excusait de n'avoir pas donné de nouvelles, évidemment il était pressé, évidemment il pensait à sa belle indienne nuit et jour, évidemment il l'aimait à la folie etc, etc, etc…

Lisdinia dut prendre un stylo et un bloc de papier pour noter tout ce que

monsieur le commissaire Duranton demandait de faire, à elle et à Louis Rabouret, Big Louis, son divisionnaire préféré, son patron, son ami, son maitre, toujours prêt à aider Albert, même au prix de quelques entorses au strict respect des procédures ! Et pourtant Louis, dans son job de flic, tenait toujours à respecter strictement les procédures, l'Etat de droit, la loi, la légalité. Il considérait que c'était un devoir pour un policier afin de défendre les principes mêmes de la démocratie. Il veillait à ce que ses hommes restent toujours dans les clous, même si parfois c'était une sacrée putain de contrainte.

Mais pour soutenir son Albert, son gamin comme il disait, le fils qu'il aurait aimé avoir, il était prêt à pas mal de concessions.

Il allait être servi, Big Louis !

Lisdinia, dont c'était le métier, prenait au vol, en sténo, les demandes Albert.

— Je t'en prie, mon ange, note bien tout ce qu'il faut dire à Louis et tout ce que vous aurez à faire.

— Je note, mon Albert, je note scrupuleusement… répondit Lisdinia, fondante.

Dès qu'il l'appelait « mon ange », folle amoureuse, elle fondait littéralement et était prête à faire n'importe quoi pour lui, les pires conneries s'il le fallait… et il le savait bien ce grand escogriffe, ce chenapan, ce gangster et il en profitait.

La conversation – le monologue en fait – se termina comme souvent par :

— Je t'aime, Albert, ne l'oublie jamais. Je t'embrasse mon cœur, très fort…

— Moi aussi ma chérie… à plus… salut ma belle !

*

Lisdinia regroupa ses petits papiers et remit bien au propre tout ce qu'Albert avait dit. Il avait l'air en forme, ce bandit de grands chemins, décidé comme tout, dans cette sale affaire de dopage dont, en réalité, elle n'avait pas compris grand-chose, sauf que c'était très grave. Elle avait également bien pigé qu'Albert était déterminé comme jamais et que ça allait faire mal !

Dès le lendemain matin, très tôt, elle ira voir ce cher Louis Rabouret, chez lui, quai de Montebello, pour lui donner tous les détails de sa conversation avec « le grand ».

Ils prendront, en principe, la route de Zurich dès le vendredi soir, c'est ce qui était pour le moment prévu.

Albert ne pouvait se passer de Big Louis dès qu'une affaire devenait délicate et dangereuse. Il faut dire que c'était un fameux bon flic, le père Rabouret, malin, méthodique et courageux, très compétent dans les procédures et tireur d‘exception par-dessus le marché.

Il était toujours prêt à se lancer dans l'aventure si la cause en valait la peine et surtout si son petit Albert, son gamin, était dans le coup et avait besoin de lui. Il l'aimait son Duranton depuis tellement d'années, depuis qu'il avait découvert, derrière une façade de beau ténébreux, sa fragilité, sa sensibilité. Ils bossaient ensemble depuis bien longtemps au commissariat de Boulogne Billancourt que dirigeait Louis et dans lequel Albert avait fait ses premiers pas, à sa sortie de l’école de Saint Cyr au Mont d’Or. Louis était très fier d'avoir contribué à faire de son protégé un excellent flic, assurément un des tout meilleurs de France et un homme bien, comme on dit, libre et généreux.

Lisdinia se mit tôt au lit. Il le fallait. La journée du lendemain et celles qui suivront seront particulièrement copieuses.

Elle pensa à Louis, dont l'œil brillera d'un étrange éclat quand elle lui expliquera ce qu'Albert attend d'eux.

Elle pensa, bien sûr, très fort à son chéri, son homme tant aimé, son héros magnifique, son justicier, si loin d'elle en cette nuit, là-bas dans ces Pyrénées à la con, en train d'élucider une affaire totalement pourrie, tandis qu'elle est seule dans ses draps roses, frileuse dans sa courte nuisette de pilou, alors qu'il y aurait tant de jolies choses à faire avec lui pour se réchauffer conjointement le corps et l'âme.

Elle eut l'impression d'avoir ses lèvres si douces sur les siennes. Elle crut en

s'endormant qu'il l'enserrait avec ses beaux bras musclés et elle sentit, avec délice, sur la nuque, le souffle chaud qui s'échappait de sa bouche gourmande.

Elle dit dans un souffle : « Je t’aime Albert »

Zurich. Hôtel Holster.

Samedi 19 septembre 1998 -- 20 heures

— Louis, je vais appeler Albert, en Espagne, comme convenu. Il m'a donné le téléphone de l'hôtel où il devrait être ce soir. Je suis contente. Tout s'est bien passé… mais quelle journée !

— Ouais, t'as raison, appelle-le. Raconte-lui tout bien comme il faut et dis-lui que je l'embrasse. Je lui causerais plus tard. Vous avez, tous les deux, tellement de choses à vous dire, je suppose !

Lisdinia composa le numéro qu'elle avait inscrit sur son petit calepin et, après une brève discussion avec une jeune femme dans une langue étrange, mi espagnol, mi français, mi volapück, elle se fit passer la chambre du *sénor* Durrranton. La standardiste avait prononcé son nom, à Albert, avec un R roulant à n'en plus finir, et avait ajouté, de sa voix la plus douce « Oh oui, le yournaliste de Francia, une *ombré* bien comme il faut, yentil, très yentil, si yentil… et très joli… *sénor* Albert. »

— Allo, Lisdinia, c'est toi, mon ange ?

— Oui, bonjour mon amour… avant toute chose, si tu veux bien, dis donc, c'est qui, la standardiste de l'hôtel ? Elle parle de toi en pamoison, très yentil, bien comme il faut et très joli… qu'est-ce que tu lui as fait à cette donzelle ?

— Ah, j'adore quand tu es jalouse, mon ange. Putain, c'est con mais j'aime bien. Ca me valorise, tu comprends, qu'une si belle femme que toi, si exceptionnelle, si rare, soit amoureuse d'un chenapan comme moi. Mais arrête, ma chérie, je t'en prie ! C'est rien du tout, la standardiste ! J'ai été sympa avec elle, on a discuté un peu, de tout et de rien, de l'Espagne, de la Vuelta, du temps qu'il fait, voilà ! Ca fait du bien à mon espagnol, tu comprends et il vaut mieux être bien vu, dans le job que je suis en train de faire.

— Oui, ça je le comprends bien mais ça n'explique absolument pas la familiarité avec cette standardiste, Albert !

— Arrête mon ange (3eme fois !). Si tu la voyais la miss du standard, je te jure que tu cesserais immédiatement d'être jalmince. Elle a une jolie voix, c'est vrai et c'est mieux dans son métier, mais c'est un cageot. Sois rassurée. Un vrai remède contre l'amour !… Comment te dire ? Elle a un visage ingrat, avec un grand pif un peu tordu, des yeux ternes et même quasiment des moustaches !

Le nez d'Albert s'allongeait comme celui de Pinocchio…

— Tu me jures ?

— Je te jure, mon ange (4eme fois !). Et moi, je ne m'intéresse qu'aux beautés, tu le sais bien et, ma Lisdinia, c'est toi la plus belle, la plus merveilleuse de toutes les femmes du monde. Putain, rien que de te dire ça et de penser à toi, bordel, je chope un tricotin de tous les diables. Dommage que tu ne sois pas là, mon amour !

Et, franchement, il n'avait pas que le nez qui s'allongeait, notre Albert joli !

— Mais parlons boulot, ma chérie, il le faut. Tout s'est bien passé ? Raconte-moi bien tout en détail.

Et Lisdinia raconta la visite à Louis dans son appartement du quai de Montebello qui domine la cathédrale Notre Dame de Paris, la vive réaction du vieux flic en apprenant le contenu du projet puis, après réflexion, son œil malicieux, le départ pour la Suisse dans sa vieille Mercédès jaune, briquée nickel et conduite avec doigté, l'arrivée le soir à l'hôtel Holster dans la banlieue zurichoise, le super repas avec Louis dans une auberge un peu folklo où le vin blanc coula beaucoup, la recherche du laboratoire Malcher, le rendez-vous très important et très urgent demandé par la commissaire Jeanne de Précis-Labètoulle, au nom de l'office central de répression du trafic de stupéfiants…

— Tu sais que ça me va bien les lunettes et le chignon avec le ruban dans les cheveux. Avec mon petit tailleur anthracite et mes bas noirs, je n'ai pas eu de peine à être reçue par le directeur de la sécurité, le sieur Calvin, un homme austère et renfermé. Celui dont tu m'avais parlé…

— Ouais, c'est le type dont le nom figurait dans les portefeuilles de mes macchabées à Cerler. Deux fois son nom, son adresse et son téléphone. Deux fois le nom de Calvin, je me suis dit que ça n'était pas très catholique !

— Bien Albert, bien ! Et je t'écoute religieusement !

— Joli ma Lisdinia, joli ! Tu es devenue top en jeux de mots !

— Merci mon chéri. Je reprends mon récit. J'ai réussi à le faire sortir ce Calvin en lui disant que je l'invitais à déjeuner pour discuter, ce serait plus sympathique. Je ne lui étais pas indifférente, visiblement. Ca a facilité les choses. Il est monté sans crainte dans la Mercédès, sans protester… et un Calvin non protestant c'est plutôt drôle, non ?

— Excellent chérie, excellent !

— Merci mon Albert. J'ai conduit jusqu'à la cambrousse environnante, prétextant la recherche d'une auberge…

Louis est alors sorti de derrière mon siège, où il s'était couché comme il avait pu, revolver au poing, un petit Moser, bien plat, bien discret.

« Calvin, habitué aux coups durs, n'a pas fait de difficulté. Je lui ai alors progressivement balancé tout ce que tu m'avais très spécialement demandé de lui dire – merci de m'excuser pour cette phrase un tantinet alambiquée – la mort de Ralph Burtin et des deux tueurs ukrainiens, certainement butés par la mafia russe qui n'en resterait probablement pas là !…

— Et oui, c'est ce que j'avais imaginé à partir du calepin de Burtin où il était écrit à la date du 17 septembre « remettre de l'ordre chez les Ukrainiens, secouer dur ! » et juste en dessous « voir les Russes ». Je crois en effet que ce sont les Ukrainiens qui ont plombé le beau Ralph mais en disant que c'est les ruscofs, on fout une grosse merde entre eux, tu piges le topo ma jolie ? Barges comme ils sont, ça risque de faire très mal ! Et puis c'est tellement plus rigolo !

— C'est ce que j'ai fait et ça a marché. Calvin était comme fou, mais très intérieurement parce qu'extérieurement il est resté froid avec des yeux durs. C'est un homme habitué, un professionnel des coups foireux, un type qui a de la ressource

Mais j'ai bien vu que son regard devenu fixe et ses mains crispées trahissaient un très grand trouble. Ce n'est pas le genre de mec à croiser toute seule la nuit au coin d'un bois en Sologne, le petit père Calvin, quand il est dans cet état, tu peux me croire ! Il m'a demandé qui j'étais et ce que je voulais. Il ne comprenait pas mon intérêt dans cette affaire, quel rôle je jouais.

— Et alors, qu'est-ce que tu as fait ?

–Tout bêtement, j'ai confirmé que j'étais commissaire divisionnaire à l'office central de répression du trafic de stupéfiants et que j'utilisais des méthodes personnelles, très personnelles, pour gagner du temps. Le contexte, sa colère, mon petit talent de comédienne, le pétard et la tronche de Louis… eh ben il m'a cru, ce mec ! Complètement ! Je lui ai dit que son patron, le Président Grossroust, pilotait aussi un autre réseau pour être sûr de gagner à tous les coups et qu'il manipulait ainsi tout le monde. Je lui ai filé les boules, terriblement, en lui disant que de toute façon, il était certain que Grossroust les ferait tous disparaître un jour quand il jugera sa fortune suffisante. La mort de Burtin, que je lui ai apprise, accréditait très sérieusement cette thèse.

Je te narre la suite de notre dialogue.

— Vous savez monsieur Calvin, un ancien grand flic comme vous, vous devez le savoir mieux que personne : des gros requins comme votre patron, c'est très vorace et solitaire ! C'est capable de faire le vide autour de soi, le vide total et définitif, lorsque ça devient nécessaire. Alors, vous pensez, du menu fretin comme vous, le moment venu, ce sera englouti comme le reste ! Il vous mettra à la casse, définitivement !

Il était livide, le mec ! D'autant plus que Louis se faisait de plus en plus menaçant. Il voyait le Calvin se décomposer à vue d'œil, alors il en rajoutait, pointant son pétard sur la tempe du directeur de la sécurité qui transpirait très dur !

Il était mûr, à point !

« Je te livre la suite de la conversation, avec cette fois Louis aux manettes.

— Bien, maintenant, il faut tout nous raconter, monsieur Calvin, sans rien oublier des détails. L'activité de votre laboratoire, les réseaux, les Ukrainiens, les Russes, les recherches en cours, les gens corrompus et il faut nous expliquer pourquoi et comment est mort le jeune Abel Florent, le coureur de chez *Marina* !

Louis avait bien insisté sur chaque mot, imitant un peu Jean Gabin, son idole, avec sa grosse voix légèrement trainante, assez impressionnante, il faut en convenir. Calvin comprit *illico* qu'il ne devait pas hésiter, qu'il risquait sa vie, là, séance tenante, dans la bagnole parce que le gros mec qui le mettait en joue ne

rigolait pas, mais alors pas du tout !

Calvin alors a eu vraiment la trouille et il a réagi.

— Si je vous raconte, madame le commissaire, je pourrais compter sur votre aide, le moment venu ? Votre protection pour sauver ma carrière, ma vie peut-être !

— Je ne promets rien, nous verrons en fonction de ce que vous allez nous dire. Parlez maintenant, Calvin !

« Calvin demanda une cigarette, inspira profondément et débita son histoire, la manière dont il avait été recruté par Grossroust au laboratoire après une affaire de drogue dans laquelle il avait pris un peu de pognon pour régler une dette de jeu. Grossroust savait tout sur tout le monde et il avait facilement coincé Calvin. Le laboratoire, les recherches parallèles, le dopage, le réseau des Ukrainiens, le rôle de Ralph Burtin, les très confortables mensualités, les sorties du dimanche en vélo. Tout !

Calvin, liquéfié, raconta tout !

Ca lui faisait visiblement du bien de décharger un peu sa conscience même si, au fond, il ne regrettait rien.

Ce n’est pas le genre de gus à avoir des remords ou des regrets, même si causer lui était utile. Egoïsme et compagnie. Tel était, en fait, son crédo ! La mort de Florent avait été décidée par le Président *himself* à la suite de l'affaire *Marina,* des interviews dans la presse et des informations qui étaient remontées par le médecin de l'équipe. Grossroust ne s'embarrassait pas dans ces cas-là et il avait directement donné les ordres à Astanof, le chef du réseau ukrainien. Burtin était au courant. Il trouvait que c'était risqué mais il n'avait rien dit. La trouille quoi ! Il s'en était ouvert à Calvin. Le besoin de se confier, lui aussi, décidément. »

— Tous ces gros maquereaux, ils ont aussi leurs petites faiblesses, Albert, tu vois !

— C'est bien comme ça qu'on peut les coincer, ma belle, avec leurs faiblesses, ces gros dégueulasses, ces gros pourris !

« Bien, je vois clair dans toute l'histoire maintenant. Merci infiniment à Louis

et à toi. Vous êtes super. Tu as été formidable, mon ange ! Je vais réfléchir à la suite, maintenant. Mais pour moi une chose est certaine : on va tout faire péter, ma Lisdinia ! Tout ! Ca va faire un beau feu d'artifice ! Louis a bien emporté tout ce que je t'ai demandé ?

— Oui, tout est prévu. Louis était hésitant, au départ, tu te doutes ! Ca lui paraissait un sacré chantier. J'ai dû insister, en ton nom et au mien. Tu connais son sens des règles, de la loi, des procédures, de l'Etat de droit. Mais il a compris à qui on avait à faire et il est désormais totalement d'accord. Il pense qu'il faut agir, vite et très durement.

— Parfait. Ensuite, vous avez relâché Calvin après sa confession ? Qu'est-ce que tu lui as dit ?

— Je lui ai dit de ne rien changer à ses habitudes au laboratoire, de faire son boulot normalement et de se tenir à carreau. Il doit attendre que je le contacte…

— Bien sûr, il n'en fera rien. Il va vérifier les conditions de la mort de Burtin et va avoir une trouille bleue. Il va donc, à mon avis, essayer de se démerder tout seul et d'éliminer les ruscofs. Malgré ses apparentes faiblesses, Calvin est un dur, un vrai… et de toute façon, il n'a guère le choix, coincé entre son fumier de Président, les Russes et toi. Sur toi, il ne peut rien. Sur Grossroust, c'est trop risqué. Donc, les enfants, attendez la suite, bien peinards à Zurich. Je vous rejoins dès que je peux, d'ici deux ou trois jours je pense. Prenez du bon temps. Je vais voir comment les choses évoluent en Espagne. Mon petit doigt me dit qu'il va y avoir encore un peu de viande froide sur la Vuelta ! J'embrasse Louis… et toi je t'embrasse goulument, mon ange adoré, avec tout mon amour. Je t'aime.

Et Albert raccrocha, sans même attendre la réponse de sa Lisdinia, pris dans ses pensées qui s'entremêlaient, s'entrechoquaient et lui faisaient s'échauffer le cervelet.

La jolie rajput était habituée à ces manières un peu rustiques et n'en fit pas de cas. Son Duranton était dans l'affaire jusqu'au cou. Elle savait qu'il ne lâcherait désormais plus le morceau… nom d'un chien, un sacré gros morceau !

Salamanque. Hôtel Brédillos.

Mercredi 23 septembre 1998 vers 18 heures

Albert Duranton avait une pêche d'acier.

Il avait passé une excellente journée avec les deux journalistes du *Progrès* qui continuaient à s'intéresser de près à la course. Il faut dire qu'elle était passionnante, cette Vuelta, avec l'émergence de Jimenez, le grimpeur de la Banesto, qui attaquait sans arrêt et venait de piquer le maillot amarillo à son leader, Abraham Olano, dont la femme, un ancien policier, qui était aussi son manager, faisait les choux gras des journaux en parlant de cabale contre son mari, avec une verve rafraichissante.

Les repas du soir devaient être animés à l'hôtel des Banesto, l'équipe coupée en deux clans : d'un côté les fans de Jimenez, le petit grimpeur ailé, vainqueur de quatre étapes ; de l'autre, les fidèles d'Olano, le super rouleur, suceur de roues hors pair. Jimenez se défendait comme il pouvait contre les attaques très dures de la belle Karmele Olano, en disant qu'il valait mieux deux cartes qu'une seule au sein de l'équipe. Quant à Olano lui-même, en grand seigneur, il laissait dire et laissait faire. Il savait qu'il restait une étape contre la montre pour mette les choses au point et Jimenez à sa place : derrière !

Escartin, l'autre grimpeur espagnol, vieux baroudeur du peloton, avait asticoté les Banesto tous les jours et il était très près au classement général, à quelques secondes seulement. Mais il n'avait pas pu créer la décision et il savait fort bien qu'au cours du «chrono» de l'avant dernière étape, il serait bouffé tout cru par l'ogre Olano, transcendé par les cris hystériques de sa bouillante passionaria.

Laurent Jalabert, le champion de France, était quatrième au classement général, ayant doucement décliné dans les Pyrénées, sans jamais défaillir, certes, mais de façon inexorable, comme s'il était résigné. Ce n'est pas cette année, à l'évidence, du grand Jalabert. Toutes ces histoires de dopage l'ont atteint. C'est visible. Il n'a pas de ressort. Il n'est plus tout à fait au niveau du numéro un mondial qu'il est pourtant toujours, provisoirement. Il y a une sorte de mystère Jaja. Parfois ce coureur est flamboyant, parfois il est défaillant, souvent, hélas

pour ses supporters, il est un peu éteint.

Quant à l'Américain Lance Armstrong, classé cinquième, c'était un miraculé. L'ancien champion du monde, à l'âge de vingt-deux piges et devant le grand Miguel Indurain, était sorti intact de l'enfer. En effet, deux ans auparavant, il avait appris qu'il était atteint d'un cancer des testicules à la suite d'une visite médicale de routine. L'abus de produits dopants ? Peut-être, probablement même. Mais Armstrong n'a pas baissé les bras. Il a dit la vérité sur sa maladie et il s'est battu. Il s'est fait opérer, il a fait la chimio, tout ! Puis il a subi une terrible dépression nerveuse, un énorme coup de blues. Il s'est alors fait virer de son équipe – par le directeur sportif Cyrille Guimard, qui n'a pas été bien compatissant sur ce coup c'est le moins que l'on puisse dire ! – à qui il coûtait trop cher sans rien apporter en retour, qu'une image un peu sulfureuse. La victoire sur la mort et sur la maladie, le retour sur un vélo, l'entrainement solitaire et anonyme aux Etats Unis, le coup de pédale qui revient par miracle, un sponsor américain qui s'intéresse à lui, le retour à la compétition en début de saison. Des résultats en dent de scie, puis à nouveau le trou. Le gros coup de déprime. Armstrong arrête tout, ne se sentant pas capable de revenir au top, retourne au Texas, dans sa région.

Et, cet été, un nouveau retour à la compétition, jusqu'à ce Tour d'Espagne, magique pour lui, où il est redevenu un champion de qualité, admiré de tous, en s'accrochant comme un damné dans les cols.

Bel exemple de courage et de talent ! Parce que, même s'il se charge comme les copains – et probablement même beaucoup plus que certains compte tenu de là où il est revenu – il a fallu à Lance Armstrong de sacrées qualités pour faire ce qu'il a fait. Albert et ses potes étaient bluffés par la performance du Ricain, tout en se demandant si elle pourrait être rééditée dans l'avenir. Gagner de grandes courses après avoir eu raison d'un cancer, ça ne serait pas banal ! Pourquoi pas le maillot jaune du Tour de France pendant qu'on y était… mais, bien entendu, pour être honnête, pour respecter l'éthique sportive, au sein d'une équipe sponsorisée par un laboratoire médical américain !

*

L'affaire Abel Florent n'était quasiment plus d'actualité, le médecin légiste

ayant conclu à une crise cardiaque classique, certainement due à l'absorption de cortisone dont l'autopsie avait révélé des traces, ayant permis au jeune coureur de dépasser les limites de son organisme. Un peu comme le décès de Tom Simpson, le grand champion anglais, en 1967, dans l'ascension du mont Ventoux lors du Tour de France.

La justice était en train de classer l'affaire.

Le milieu cycliste, paradoxalement, respirait.

L'affaire Florent, pour malheureuse qu'elle fût, n'était qu'affreusement banale.

Et personne n'avait fait la relation entre les trois morts de Cerler et le dossier Abel Florent. À Cerler, c'était, selon la presse toujours parfaitement informée comme tout le monde le sait, un règlement de comptes entre truands. Les mecs de la *guardia civil* n'avaient aucune piste sérieuse, les cadavres n'ayant pas de papiers sur eux, leurs empreintes et leur ADN étant totalement inconnus des fichiers de la police espagnole. Pour qu'ils remontent éventuellement la filière, il faudrait beaucoup de temps, beaucoup de modestie, beaucoup de professionnalisme et une grande volonté d'aboutir.

Bien rares étaient les affaires dans lesquelles la police – quel que soit le pays – réunissait tous ces critères en même temps. Toutes les planètes sont très rarement alignées ! Et, comme personne n'allait porter plainte, on se trouvait devant une histoire officiellement inexplicable et donc, d'« une certaine manière, inexpliquée… comme pas mal d'autres, malheureusement. Il suffit de regarder avec lucidité les statistiques officielles sur les crimes non élucidés, en Espagne, en France, en Grande Bretagne, en Allemagne, aux Etats Unis ou ailleurs, pour en être pleinement convaincu.

Cette situation arrangeait aussi les bidons de Duranton qui souhaitait que tout se déroule désormais selon le terrible scénario qu'il avait imaginé, jusqu'à l'apocalypse finale.

*

Après une douche prolongée dans sa petite piaule en sous-pente qu'il avait pu dégoter dans un quartier sympathique de Salamanque, grâce, une fois encore aux

conseils avisés de Pépita, il dormit pendant une heure, calme et tout à fait serein.

Avant de s'endormir, il avait pensé très fort à sa Lisdinia, sa rajput adorée qui commençait à lui manquer grave, ses beaux yeux noirs, son sourire si mutin, ses lèvres si douces, sa langue rose, ses seins si vivants, ses cuisses fuselées – putain, les retrouvailles allaient être chaudes, il en bandochait déjà ! – et à Louis pour d'autres raisons, bien sûr, le père Rabouret, si fidèle et si courageux.

Qu'est-ce qu'ils pouvaient bien foutre à Zurich depuis plusieurs jours maintenant ?

Il avait aussi pensé un peu à la patronne de l'hôtel, belle femme brune à l'œil coquin, bien en chair, appétissante, avec qui il aurait volontiers entamé une petite corrida, elle faisant le taureau, lui cherchant à la transpercer avec sa superbe épée ! Mais elle avait été autrefois une copine de jeunesse à Pépita et ça aurait pu faire des histoires au retour à Paris. Il valait donc mieux être prudent, rentrer bien gentiment son épée et dormir du sommeil du juste.

Ce qui fut fait.

Albert se rendit ensuite à l'hôtel Brédillos, au centre-ville, où étaient logés presque tous les journalistes et où il avait rendez-vous avec les gens du *Progrès de Lyon* pour le casse-croûte du soir. C'est en arrivant dans le hall, après avoir décliné son identité et montré son sésame, qu'il tomba sur Renaud Brousel, le directeur sportif des *Marina*.

— Monsieur Duranton, je suis très heureux de vous voir. Je peux vous parler ?

— Bien sûr, venez prendre un verre.

Les deux hommes s'isolèrent dans un coin du salon devant deux *San Miguel* bien fraiches.

Brousel avait l'air très mal à l'aise, très malheureux. Il n'avait rien compris à la fusillade de Cerler, à la mallette pleine de dollars. Il ne savait pas finalement qui était réellement Duranton et ce qu'il faisait dans cette affaire. Il était totalement paumé.

— Vous m'avez dit que vous n'étiez pas vraiment journaliste mais commissaire de police. J'ai beaucoup pensé à ça. Alors qui êtes-vous vraiment,

monsieur Duranton ? Pour qui travaillez-vous ?

Albert, patiemment et gentiment lui expliqua les choses, sans trop entrer dans les détails et lui dit:

— Monsieur Brousel, vous êtes un mec bien. J'en ai la conviction. Vous avez fait ce que vous avez pu avec le petit Florent. Vous étiez un éducateur de qualité, comme Ange, votre père. Redevenez-le ! Quittez *Marina*, le cyclisme professionnel et tout ce barnum. C'est un monde dur, cruel, où tout le monde veut s'imposer, par n'importe quel moyen. Ce monde, monsieur Brousel, je le sens bien, n'est pas fait pour vous. Revenez à vos racines, revenez à la base. Vous le devez, je pense, à Abel et à sa famille. De jeunes cyclistes ont besoin d'un homme comme vous en Bretagne ou ailleurs, pour faire proprement et avec amour le plus beau sport du monde, le vélo. La mallette c'est fait pour ça. Repartez de zéro. Profitez, si je puis dire, de l'affaire Florent pour dire que vous êtes triste, fatigué et usé et que vous souhaitez prendre du recul. Personne ne vous en empêchera, surtout pas chez *Marina.* Faites le vite, monsieur Brousel, si je puis me permettre. Dès demain matin, passez le témoin à votre adjoint. Je suis persuadé que ce brave garçon n'attend que ça ! Promettez-moi de le faire, là maintenant et prenez la route de votre Bretagne. Avec tout ce qui va se passer, ce sera mieux pour vous, beaucoup mieux !

Albert insista lourdement sur cette dernière phrase, en détachant bien les mots… C'est promis ?

Brousel ne réfléchit pas longtemps.

Albert avait l'impression que son petit discours avait porté.

— C'est promis Monsieur Duranton. Vous m'avez convaincu. Demain matin, je rentre chez moi. Parole d'homme !

— À la bonne heure ! J'en suis très heureux.

— Mais vous ne m'avez toujours pas dit qui vous étiez vraiment.

— Je vous répète que je suis commissaire de police au commissariat de Boulogne, monsieur Brousel. Vous pourrez vérifier. Mais je suis venu sur la Vuelta à titre personnel pour connaitre la vérité. J'adore le cyclisme et ces histoires de dopage me désespèrent. J'ai pensé dès le début de l'affaire qu'Abel Florent avait été assassiné. J'en ai eu… comment dire… une sorte d'intuition…

et j’ai décidé d’agir.

— Ah d’accord, ça explique mieux pourquoi vous étiez armé et pourquoi vous avez flingué sans coup férir les deux gars l’autre jour. Et la vérité, monsieur Duranton, si je puis me permettre, est-ce que vous la connaissez maintenant ?

— Oui monsieur Brousel. Je crois que je la connais. Abel a été exécuté parce qu’il ne voulait pas se doper. Je sais d’où sont venus les ordres. Suivez l’actualité et d’ici quelques jours vous pigerez tout. Ca va barder, croyez-moi !

— Merci pour tout, monsieur le commissaire. Vous êtes formidable. Je ne vous oublierai jamais !

Et le désormais ex-directeur sportif de l’équipe *Marina* serra longuement la main d'Albert, les yeux embrumés, avant de s'éclipser par une petite porte située derrière le bar, évitant ainsi l'essaim de journalistes qui commençait à se former et à faire grand bruit.

Les deux potes du *Progrès* sortirent de l'essaim grouillant et rejoignirent Albert qu'ils avaient vu, attablé.

— Putain, Duranton, t'es au courant ?

— De quoi, les amis devrais-je être au courant ?

— Du nouveau règlement de comptes entre gangsters, la nuit dernière, à Léon. Le patron de l'hôtel, après le départ de l'étape a retrouvé deux mecs criblés de balles dans une chambre et les flics ont ramassé trois nouveaux cadavres, dans une petite rue, plombés comme des perdreaux. C'est incroyable cette histoire ! Tous ces types qui viennent s'entretuer sur le Tour d'Espagne, tu ne trouves pas ça bizarre ?

— Bizarre ? Non pas vraiment, pourquoi ce serait bizarre ? Tu sais, il y a parfois des coïncidences, qui peuvent paraitre étranges au premier abord mais qui ne sont que des coïncidences. Il ne faut pas toujours chercher du bizarre là où il n'y a rien que de l’ordinaire. Pour moi, ce qui s’est passé c'est le fruit du hasard, c'est tout !… je ne vois pas pourquoi ce serait autre chose ! Ou bien alors et là je galège un peu, les copains, parmi les mecs qui se flinguent à tout va, il y

a des amateurs de vélo qui adorent ce Tour d'Espagne. Qu'est-ce que tu veux que ce soit d'autre ?

— Au fond, en réfléchissant un peu, je pense que tu as sûrement raison, Albert. La police et la justice espagnoles vont faire leur boulot et s'il y avait quelque chose d'anormal, elles le sauraient déjà, c'est évident… et nous avec elles… elles nous le diraient…

— Pour sûr mon ami, pour sûr. Je ne vois rien d'autre à ajouter. Allez, pensons maintenant aux choses sérieuses. Allons bouffer, les gars ! Je crève de faim et j'ai repéré, en venant, un petit resto animé avec une carte qui m'a paru bien alléchante. Ce soir, c'est moi qui invite !

Et les trois compères sortirent, la mine réjouie et le pas décidé. Albert, mentalement, tout en marchant, comptait les points :

— Burtin, ça fait un.

— Les deux Ukrainiens qui l'ont buté et que j'ai plombés à Cerler, ça fait trois.

— Les deux cadavres de l'hôtel de Léon et les trois macchabées de la petite rue dont son pote venait de parler, ça nous fait, si on compte bien, un total de huit !

On n'est pas encore au niveau du massacre de la Saint Valentin ordonné par Capone – dix-sept morts – mais on commence tout de même à s'en rapprocher sérieusement.

« Encore un effort, messieurs, encore un effort ! » … dit Albert, à haute voix.

Les deux envoyés spéciaux du *Progrès de Lyon* crurent qu'il parlait des deux cent mètres qu'il restait à se taper pour atteindre aux félicités des poivrons rouges à la brandade aillée, à la fricassée de calamars aux petits piments doux, aux brochettes d'agneau à la catalane, à l'espadon à l'étouffé avec ses tomates confites, tout cela accompagné par de fort beaux pinards Corona ou Rojas à température… Nom de Dieu, rien que d'y penser, Albert salivait comme un mort de faim !

Les trois amis rirent de bon cœur, comme des enfants et se mirent à courir

pour savoir lequel ferait prem's !

Zurich. Hôtel Holster

Jeudi 24 septembre 1998

La mission d'Albert sur la Vuelta était terminée. Il pensait qu'il avait fait son boulot par rapport aux objectifs qu'il s'était fixé au départ.

Il récapitulait dans sa tête.

Il avait démêlé les fils de l'affaire Florent, ce qui était loin d'être évident à l'origine.

Il avait flingué et fait flinguer de gros salopards et, entre ces derniers, ce n'était surement pas fini. Des types de cette espèce n'ont rien à foutre sur cette terre, alors il ne culpabilisait pas le moins du monde.

Il avait sorti Renaud Brousel, assurément et de loin le moins pourri de tous les protagonistes de l'affaire Florent, du gros merdier dans lequel il était et lui avait donné les moyens de se reconstruire personnellement tout en étant utile au sport cycliste grâce à ses qualités d'éducateur.

Il avait piloté au petit poil, depuis l'Espagne, l'expédition de Lisdinia et de Big Louis au laboratoire de Zurich où ça devait, entre parenthèses, être un sacré drôle de bin's avec la mort de Ralph Burtin, des Ukrainiens et des Russes et la grosse, l'énorme pétoche foutue à ce sagouin de Calvin.

À titre accessoire, il avait révélé à elle-même la jolie Dolorès qui lui avait donné beaucoup de plaisir.

Enfin, par un effet secondaire, une sorte d'hommage colatéral, il avait engourdi, à l'aise, un joli paquet d'oseille, qui allait lui permettre de faire quelques beaux voyages avec sa Lisdinia. Il pourra l'emmener dans son Rajasthan natal pour passer de longs jours dans sa famille et quelques belles nuits dans des palais de Maharadja. Putain, une semaine au Lake Palace, le sublime hôtel qui trône sur le lac Picchola, à Udaïpur. Ca va être génial, magique, somptueux…

*

Il avait beaucoup pensé dans les airs, entre péninsule ibérique et Confédération helvétique, là où désormais il se rendait pour rejoindre Lisdinia et Louis.

Il avait intensément songé à sa Lisdinia, sa perle des Indes, qu'il trompait certes avec une belle assiduité mais qu'il aimait de tout son cœur.

Il avait pensé à Louis Rabouret, son deuxième papa, son ami, son maitre.

Il avait aussi eu des pensées pour Abel Florent et sa famille détruite, au cyclisme si mal en point, aux champions de son enfance, à la mafia, cette pieuvre !

Lui, le commissaire un peu chien fou, s'attaquant à la pieuvre et jouant les anges exterminateurs, c'était assez cocasse !

L'Archange, c'est Gabriel qu'il s'appelle, pourtant, pas Albert !

*

Il était temps de redescendre sur le plancher des vaches, ce qui fut fait sans coup férir, par un pilote expérimenté, posant le zinc en douceur sur la piste de l'aérodrome de Zurich, comme on pose un doux baiser sur la joue d'une jolie femme.

Un taxi suisse – une belle Mercédès 300 avec moteur 8 cylindres briquée comme un sou neuf – pilotée par un gros type sympathique et volubile à l'accent trainant, pas pressé pour deux sous, commentant la traversée de la ville, les bâtiments, les places, les palaces, les parcs… tout, quoi !

Quelle patience dut avoir Albert qui, lui, était plutôt pressé de rejoindre sa belle et son vieux pote !

Lisdinia et Louis étaient confortablement installés dans le petit salon chic du bel hôtel où ils avaient bullé depuis quatre jours, lorsqu'Albert les retrouva.

Embrassades, émotion, plaisir de se revoir, regards embués.

Ce fut un beau moment.

— Vous avez surement beaucoup de choses à vous dire !… dit Louis finement. Nous parlerons ce soir, pendant le repas, de la suite de notre affaire… à tout à l'heure les amoureux… amusez-vous bien !

Albert suivit docilement Lisdinia dans sa chambre, l'embrassa longuement et tous deux enlacés, bouche contre bouche, roulèrent sur le lit en riant, en se déshabillant l'un l'autre, en se caressant, en se racontant des conneries…

— Tu sais que depuis le Tour d'Espagne, j'ai fait de super progrès en montagne, ma jolie ! Tu vas voir les braquets que je suis capable de tirer désormais !

— Fais pas le malin, mon Albert. C'est pas des promesses qu'il me faut… dit-elle, en chevauchant son champion, qui avait emprisonné deux jolis seins fiévreux dans ses grandes mains… Je suis plus belle que la standardiste, celle qui a une jolie voix ?

— Tu veux m'exciter mon ange, tu vas voir… et Albert récita sa gamme, de A à Z, accompagné de main de maitresse, par une Lisdinia en grande forme, très physique et technique en même temps, comme les vrais champions.

Les voisins de piaule furent satisfaits et soulagés lorsque la partie de jambes en l'air fut enfin terminée. Ils avaient eu beaucoup de mal à entendre la télévision, dont le volume du son avait pourtant été abondamment monté…

*

Albert et Lisdinia rejoignirent Rabouret pour un repas sur place qui s'annonçait plutôt bien dans une jolie petite salle de restaurant mignonne et délicate, avec de belles tables rondes aux nappes blanches éclairées par des bouquets multicolores et entourées de chaises Louis XVI aux pieds cannelés.

Ravioles de crabe, croustillant d'agneau au foie gras et moelleux au chocolat amer furent proposés par un maître d'hôtel un peu ampoulé mais plutôt convaincant. Le tout fut accompagné en douceur par un *Petite Arvine* blanc bien

fruité et un rouge *Dôle* de 1989, *Côteaux de Sierre*, une rareté, à la fois charpenté et souple, rond et long en bouche. Putain, si vous ne connaissez pas ce pinard, partez à sa recherche, vous m'en direz des nouvelles ! Je m'adresse, évidemment, aux connaisseurs !

Pendant le repas pourtant gai et drôle, tout fut mis au point pour le lendemain, le grand jour, avec sérieux et technicité, sous la conduite d'un Louis extrêmement concentré.

Quand le divisionnaire Rabouret prenait la tête d'une opération, Albert obéissait fidèlement et s'en remettait totalement au talent, à la sagacité et à l'expérience de son vieux maître.

Lisdinia était émerveillée du fait qu'Albert, dans ces occurrences, ne contestait rien, écoutait religieusement, acquiesçait à tout et acceptait de jouer un deuxième rôle.

Seuls l'amour et le respect que Duranton avait pour Big Louis pouvaient justifier une telle attitude chez lui, habituellement si contestataire et indépendant, si écorché vif sous son apparente sérénité, si prompt à s'emporter, à se cabrer. Il faut dire aussi que Big Louis Rabouret était un policier très respecté, très admiré, presque légendaire. Lorsque son nom était prononcé dans un commissariat, les policiers en uniforme, instinctivement, portaient la main au képi et les autres faisaient un petit signe de salut.

Le repas se prolongea assez tard, dans une salle désertée par les quelques bourgeois du coin venus rapidement se restaurer. À Zurich, un jeudi soir, fin septembre, il n'y a pas des nuées de touristes, vous pouvez me croire !

Les voisins de chambre de Lisdinia et Albert, qui commençaient à s’habituer un peu à ce branlebas, ne purent s'endormir que très tard dans la nuit, le *Dôle* bu au repas, sans aucune modération, étant un breuvage particulièrement tonique, un peu comparable à un produit dopant, permettant à quelqu'un de convenablement entrainé, des performances certes peut-être pas au top mondial de la spécialité mais de très haut niveau tout de même !

Zurich. Laboratoire Malcher

Vendredi 25 septembre 1998 vers midi

Lorsqu'une opération est pensée correctement, montée avec professionnalisme, par des gens motivés et compétents, avec le matos adéquat et un timing très précis, ça devient presque un jeu d'enfant de la réussir. C'était le crédo de Louis, dans son job de commissaire divisionnaire, depuis toujours. Il avait raison.

Tout se déroula comme dans un rêve, ou plus exactement comme dans un cauchemar, comme dans un songe noir, terriblement noir.

Lisdinia, affublée en commissaire du service central machin chouette, le chignon, les lunettes, le tailleur gris et les chaussures à talon plat – cet accoutrement ne l'empêchait nullement de rester sexy et Albert se dit que ce soir il allait embourber avec délice la belle fliquette ! – se fit annoncer à la grande porte d'entrée des établissements Malcher où elle demanda, comme convenu, le directeur de la sécurité, monsieur Calvin. Elle était accompagnée de son adjoint, l'imposant inspecteur principal Groslouis.

Calvin, comme prévu, vint en personne accueillir ses visiteurs et les conduisit à son bureau situé à quelques dizaines de mètres de l'entrée. Il avait l'air dans ses petits souliers, le sieur Calvin, tendu et préoccupé, le visage grave, ne sachant pas vraiment comment se comporter. Mais avec tout ce qu'il savait et donc tout ce qu'il risquait, on pouvait fort aisément le comprendre.

Il fit assoir ses visiteurs dans des fauteuils en cuir fauve, très confortables. Le bureau était très classe, avec plein de tableaux aux murs.

Le responsable de la sécurité proposa ensuite, comme si de rien n'était, un verre à la commissaire de Précis Labètoulle et à son adjoint l'inspecteur principal Groslouis, qui acceptèrent sans problème et même avec un certain plaisir. Le whisky sur glace s'avéra d'excellente facture, apporté sur un plateau

d'argent par un mec aux épaules de déménageur de piano et à la tronche cabossée comme une vieille Fiat Uno, ressemblant largement plus à un gorille-ancien boxeur qu'à un serviteur de maître !

— Bien, monsieur Calvin, venons-en au concret, s'il vous plait, dit la fausse commissaire dès que le gorille eut refermé la lourde et être sorti d'un pas pesant tout en baragouinant quelques mots de politesse..

« Nous allons visiter comme convenu le laboratoire et je veux tout voir, en présence du professeur Emproseman et des principaux chercheurs. Il ne faut rien nous cacher. Nous sommes bien d'accord ?

— Oui madame la commissaire, nous sommes d'accord.

— Bien. Je veux ensuite rencontrer l'état-major au complet, votre Président et ses principaux collaborateurs vers treize heures, dans le bureau présidentiel pour faire le point et vous dire les charges qui pèsent sur vous. »

— Tout est prévu, madame la commissaire, comme nous en étions convenus.

— Vous avez également prévu, comme nous en étions convenus, de vérifier qu'il n'y aura personne d'autre dans le bâtiment, que ceux dont j'ai donné la liste ? C'est très important pour la sécurité et la totale confidentialité de mon enquête.

— Oui, madame, je m'en suis occupé. De toute façon, entre 12h30 et 13h30, il n'y a personne dans ce bâtiment. Tout le personnel se rend au restaurant d'entreprise, situé à l'autre bout du parc, à au moins quatre cent mètres d'ici. Nous vérifierons avec soin que personne ne traine dans un bureau, dans un couloir ou dans les laboratoires. Soyez sans crainte. C'est de notre intérêt commun de n'avoir aucun témoin.

— À la bonne heure !

Calvin, la jolie commissaire et le colossal inspecteur principal quittèrent le beau bureau aux murs tapissés de palissandre roux et à l'épais tapis oriental, longèrent deux couloirs clairs parsemés de grosses portes épaisses capitonnées de cuir noir, descendirent un étage par un ascenseur docile et silencieux et

débouchèrent sur une grande pièce blanche aux multiples appareillages, avec des manettes, des manomètres, des compteurs à aiguille, des microscopes, des tableaux, des tuyaux, des écrans et des câbles. On se serait cru à Cap Kennedy !

Le professeur Emproseman, une belle cinquantaine d'années, abondante chevelure grise ondulée, regard d'acier derrière des lunettes cerclées d'or, blouse blanche immaculée – dont certains magazines spécialisés disent qu'il est nobélisable – s'approcha, la main tendue, l'air jovial. Il allait montrer à madame la commissaire toutes les installations, tous les laboratoires de fabrication des médicaments, les lieux de recherche, tout ! Il n'avait rien à cacher, bien sûr. Tout était clair et transparent. Il présenta ses trois principaux collaborateurs, deux médecins et un chimiste, tous en blouse blanche, qui accompagnèrent nos amis dans leur périple.

La visite fut longue et pénible, dans de multiples laboratoires, avec des tas d'explications techniques et des grands sourires forcés de la part des quatre scientifiques.

Lisdinia et Louis se disaient que ces sagouins avaient la conscience bien légère et l'air bien dégagé pour des fabricants de mort dans leurs laboratoires de merde.

La visite se termina dans le grand bureau blanc du professeur Emproseman qui s'assit à la table de conférences, ses trois collaborateurs à ses côtés, prêt à répondre à des questions, l'air un peu embarrassé.

Lisdinia et Louis sortirent alors précipitamment du burlingue. L'inspecteur principal Groslouis ferma la porte à double tour avec la clé qu'il venait de dérober à l'intérieur et referma très soigneusement la grosse lourde capitonnée en cuir noir.

Ils pouvaient gueuler de tout leur saoul, à l'intérieur, ces quatre fumiers, personne ne pourrait les entendre ! Quant au téléphone et aux divers câbles pour l'informatique, Louis s'en était chargé également, juste avant d'entrer dans le bureau, avec une petite pince coupante, en faisant semblant de relacer une godasse. On était désormais peinard avec ces messieurs.

Prochaine visite pour le sieur Calvin, qui attendait dans son bureau.

*

Calvin, tendu comme un arc, accueillit nos deux amis, l'air extrêmement interrogatif.

— Ca s'est bien passé, madame la commissaire ?

— Oui, très bien, monsieur Calvin. La visite a été très intéressante. J'ai vu ce que je voulais voir…

Calvin, un peu inquiet, ne sut pas si c'était du lard ou du cochon…

Il pria Lisdinia et Louis de le suivre dans le bureau du Président Grossroust, au fond du couloir, pour la mise au point finale avec l'ensemble du « brain trust », la crème de la maison Malcher, la fine fleur de l'entreprise, l'élite de l'élite.

— Entrez, madame la commissaire et monsieur l'inspecteur, dit le directeur de la sécurité, en s'effaçant à demi pour laisser entrer la miss Jeanne de Précis et le principal Groslouis, le bien nommé.

À cet instant, en une fraction de seconde, Louis tira Lisdinia en arrière, sèchement par le bras, poussa d'une terrible bourrade Calvin à l'intérieur de la pièce et ferma brutalement la porte, la recouvrant de l'énorme lourde capitonnée, elle aussi, comme toutes les autres, d'épais cuir noir, dont il avait discrètement subtilisé la clé.

Louis ferma soigneusement puis se dirigea au bout du couloir. Il sectionna vite fait tous les fils et tous les câbles dans le petit local technique qu'il avait repéré en venant. Les salopards emprisonnés, qui se demandaient bien ce qui se passait, n'avaient pas eu le temps de prévenir qui que ce soit, trop occupés à essayer d'ouvrir la lourde, la première surprise passée.

— Qu'est-ce qui se passe Louis ?

— Tout va bien ma belle, je t'expliquerai.

*

Louis sortit du sac qu'il avait en bandoulière, une quinzaine de petites boites noires avec un bouton-poussoir rouge et avec Lisdinia, ils les posèrent calmement, une tous les vingt mètres environ, dans chaque couloir à l'étage puis, en bas, dans la zone des laboratoires.

Par acquit de conscience, Louis Rabouret, vieux briscard consciencieux, prit le temps de monter dans les étages supérieurs où il y avait essentiellement des ateliers pour l'empaquetage et l'expédition des médicaments et, tout en haut, les logements de fonction de ces messieurs, afin de vérifier qu'il n'y ait personne.

Lorsque chaque petite boite était fixée, il fallait enfoncer le bouton poussoir rouge, ce qui éclairait un minuscule voyant vert fluorescent situé juste au-dessous. C'était très joli, dans le noir.

Nos deux conspirateurs, leur travail terminé, sortirent du bâtiment sans se presser, tranquilles comme Baptiste pour ne surtout pas se faire remarquer, puis, dans l'avenue, pressèrent le pas pour rejoindre Albert qui les attendait, cigarette au bec, apparemment serein, près de la bagnole, à cinq ou six cents mètres de là.

— Je suis bien content de vous voir. Vous êtes dans les temps, les enfants, bravo, c'est impeccable !

— Tu en doutais, mon petit Albert ? Demanda Louis, amusé.

— Eh, les hommes, il ne faut peut-être pas trop trainer dans le coin, qu'on en finisse ! Vous discuterez après si vous voulez bien ! dit Lisdinia un peu excitée et qui commençait à trouver que l'aventure s'éternisait.

— À toi l'honneur, Albert. C'est toi le justicier, après tout, dit Louis, l'air grave, presque solennel.

Duranton sortit un détonateur de la voiture. C'était un appareil de facture classique, sur lequel deux petits écrans allumés montraient qu'il était en état de marche. Sans émotion particulière, du moins en apparence, sous le regard lourd de Lisdinia et Louis, il posa le détonateur sur le capot de la bagnole et enfonça, sans coup férir, la manette.

Les explosions se succédèrent sans discontinuer, cependant que les trois anges

exterminateurs décarraient sans demander leur reste, Louis ayant réussi un fulgurant démarrage qui laissa un bon kilo de pneu fumant sur l'asphalte !

Les établissements Malcher étaient en flamme, crachant une épaisse fumée noirâtre et donnant à tout le quartier une couleur rouge incandescente.

Albert pensa à la dernière séquence de *l'Homme des Hautes Plaines*, dans lequel Clint Eastwood campe génialement un justicier venu régler son compte à un village qui s'était collectivement conduit de manière veule en laissant massacrer leur shérif dont on découvre à la fin qu'il est son frère.

Toutes les saloperies de produits dégueulasses commençaient à cramer dans les labos et dans les hangars et l'atmosphère devenait irrespirable.

Quel déluge !

C'était, comme prévu, une sorte d'apocalypse !

*

— Que ceux qui détruisent les rêves des enfants soient envoyés en enfer… dit Albert à haute voix.

— Ca c'est sûr qu'ils sont en train de rejoindre Lucifer, ces fabricants de mort. Bien fait pour leur sale gueule ! dit Louis, en colère.

— On y est peut-être allées un peu fort, non ?… ânonna Lisdinia qui commençait à culpabiliser un brin.

— Pas de ça ma belle, dit Big Louis. Tu rigoles ou quoi ? Tu sais que ces fumiers étaient sur le point de nous massacrer ! Lorsque Calvin t'a demandé d'entrer dans le bureau du Président, d'où j'étais j'ai très bien vu, dans la grande glace sur le mur de gauche, qu'il y avait plusieurs mecs debout autour de la table, avec des flingues. C'est pour ça que je suis intervenu en catastrophe, en poussant cette enflure de Calvin et en refermant à toute berzingue la porte capitonnée. Calvin, cette ordure, a dû cracher le morcif à Grossroust et ils allaient tous se réconcilier sur notre dos, en nous plombant comme des palombes ! Moi, des directeurs de laboratoire avec des pétards en pogne, ça ne m'a rien dit qui vaille. Ca n'était pas à proprement parler tout à fait amical, voilà pour résumer ce que

j'en dirais ! C’était même assez malpoli, quoi !

— C'est vrai Louis qu'on avait prévu d'intervenir un peu plus tard, mais dans le feu de l'action, je n’ai pas percuté, je t'ai suivi sans me creuser la cervelle. Tout a été si vite ! Tu m’as dit « Tout va bien. Je t’expliquerai. » En fait, je le réalise maintenant, on l'a échappé belle, grâce à toi, Louis. Alors merci beaucoup et bravo ! Mais ce Calvin, c'est quand même une sacrée crapule.

— C'était Lisdinia, c'était !

*

La Mercédès jaune de Louis dans laquelle étaient assis les trois justiciers qui venaient d’éliminer une fameuse bande de criminels, croisa des camions de pompiers par dizaines, des ambulances beuglant à tue-tête, des voitures de flics aux gyrophares sonores et lumineux, des bagnoles de journalistes… puis retrouva des rues plus calmes, puis des routes, puis l'autoroute… la frontière passée à l'aise… puis la France… ils étaient désormais loin, si loin… ils étaient ailleurs, de plus en plus ailleurs… comme étrangers à ce qui s'était passé…

Appartement d'Albert et Lisdinia
Boulevard Richard Lenoir à PARIS-11eme

Samedi 26 septembre 1998. 18 heures

Albert Duranton et sa belle rajput étaient mollement allongés sur le canapé de cuir, la tête de Lisdinia posée sur la poitrine musclée et velue de son homme.

— T'as vu Albert, la presse n'a pas beaucoup parlé de l'incendie de Zurich.

— Il y avait tout de même six lignes dans *Le Monde*, mon ange, ça n'est pas tout à fait rien ! C'est même nouveau que ce quotidien du soir « d'intellos-parisiens-élitistes-bobos appelé autrefois journal de référence », qui comprend tout mieux que tout le monde, s'intéresse un peu à la vraie vie.

« Acte de terroristes irresponsables ou règlement de comptes ?». *Le Monde*, comme d'habitude n'ose pas se prononcer… Mais, c'est un peu normal. Il est pour le moment strictement impossible de faire le rapprochement entre la destruction du laboratoire Malcher de Zurich et tous ses dirigeants qui ont cramé, la mort d'Abel Florent et toutes ces histoires de dopage dans le sport. Je vais m'en occuper.

— Qu'est-ce que tu peux faire ?

— Un truc très simple. Je vais aller dans un cyber café avec un pote très branché sur ces histoires d'internet et compagnie et on va balancer incognito toutes nos informations. Le labo Malcher, la mafia russe, la mafia ukrainienne, les morts sur le Tour d'Espagne, la mort d'Abel Florent, la liste des personnalités corrompues, bref tout le total…

— Ouh là, là ! Ca va foutre un sacré boxon dans le landerneau du sport et au-delà !

— Et le week-end prochain, je t'emmène dans le département de l'Ain à Saint-André-de-Corcy. J'ai appelé les parents d'Abel Florent. Je vais aller leur dire que leur fils était effectivement un petit gars formidable, talentueux, courageux et honnête et qu'il aurait fait un grand champion cycliste. Je vais leur dire aussi que

Renaud Brousel a toujours été impeccable avec leur fils et que c'est un valeureux éducateur qui peut relancer le vélo sur des bases saines.

— Tu es un archange, à ta manière, Albert chéri…

— Un archange qui adore les rajputs et notamment la plus belle rajput du monde ! J'ai une pêche d'enfer… et pourtant je n'ai pas pris d'EPO !

— Ah, je t’ai dans la peau, toi !

— Et moi, ma toute belle, je t’ai dans l’EPO !

Et Albert Duranton posa fiévreusement ses lèvres sur celles de Lisdinia Moucoul, la sublime indienne, la rajput adorée, chercha très vite sa petite langue rose, cependant que ses mains avides enlaçaient avec délicatesse le beau corps cuivré qui s'abandonnait.